

Feuilles tirées d'un

# Carnet d'automne



Une enquête sur la non-existence des particules

Jean-Pierre Depétris  
Octobre 2019 – février 2020

L'autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d'en faire l'usage qu'on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l'auteur et adresse de l'ouvrage),
- n'attribuer aucun changement à l'auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.\*

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la [licence](#), et rendrait ipso facto applicable le strict droit d'auteur.

*\* Dit plus simplement, il suffit d'indiquer le nom de l'auteur de la réédition et la date, et de ne pas omettre bien sûr l'adresse de l'original.*

La version 1.1 de Carnet d'automne commencée en septembre 2019 et terminée en février 2020 contient :

Outre les fichiers HTML,

- une version [PDF](#) au format A4
- une version [ODT](#) au format A4

© Jean-Pierre Depétris, septembre 2019

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : <http://jdepétris.free.fr/Livres/automne/>

# Table

## Carnet d'automne

La maison d'Hannah.....	5
Dominique.....	9
Les rêves des poulpes.....	13
Un orage.....	17
De l'existence des particules.....	21
Anicet De Saint-Lubert.....	25
Là, précisément.....	29
Les faunes.....	33
Croisant Dominique.....	37
Chez Dominique.....	41
Attendant Dominique.....	45
Une nuit chez Dominique.....	49
Du peu de vérité.....	53
Des prothèses de l'esprit.....	57
Des hallucinations linguistiques.....	61
Des chiffres et des nombres.....	65
Des olives cassées.....	69
Le passage des nuages.....	73
Le bout de l'an.....	77
Le spectacle désintégré.....	81
Le carnet d'automne.....	85
Le nouvel an lunaire.....	89



## La maison d'Hannah

Trop d'hommes pissent à côté du trou. Ce sont des timides, qu'ils le sachent ou non. Il est facile de viser juste dans les toilettes, il suffit de ne pas craindre de faire du bruit. Moi, je n'ai pas peur de faire du bruit quand je pisse, même dans les toilettes d'un lieu public quand j'ai remarqué que la cloison est fine. Pourquoi chercherais-je à cacher ce que chacun se doute que j'y suis venu faire ?

C'est à quoi je pense pendant que je parcours la route en lacets qui suit la côte rocheuse. On s'y sent éloigné de tout. Dans le rétroviseur, on ne distingue plus la ville derrière le cap. Le minéral est partout, couvert par plaques de buissons ras, parfois de pins d'Alep qui rampent presque par terre. C'est à cause du vent.

La couleur des arbres et des buissons est très sombre sur la roche blanche, striée de fentes noires et de minuscules rigoles tracées par la pluie et les embruns qui la rongent. La mer agitée depuis quelques jours a les mêmes contrastes entre les profonds turquoises et l'écume. Le ciel aussi, très chargé ce matin.

Si ce n'était la petite route sinueuse mais bien goudronnée, on ne verrait nulle trace de vie humaine d'ici, même pas le minuscule village qui va surgir derrière un virage ou deux : quelques maisons et leurs jardins dispersés autour d'une ruelle jonchée de graviers qui frappent sous l'habitable, et que la route plus carrossable contourne d'un arc de cercle.

Malgré la vétusté de la voiture, le moteur tourne bien, et ses reprises nerveuses permettent de négocier agréablement les virages. L'embrayage est bien réglé, comme s'il était neuf, encourageant la conduite sportive. Les automobiles récentes sont plus molles.

Pourquoi ai-je pris un café au bar tout à l'heure pour pisser alors que j'aurais pu m'arrêter n'importe où dans les derniers kilomètres du trajet ? Peut-être ai-je craint qu'un orage ne me surprenne, ou ai-je voulu me laisser un délai avant de goûter ce lieu sauvage si près pourtant de la ville ?

Son littoral est étendu, il fait le tour entier de la rade, et même un peu plus puisque, passé le cap, sur la route sinueuse que je parcours je reste encore dans l'un de ses arrondissements.

La ville a le secret de se ménager des espaces sauvages. Je me fais un plaisir de la photographier de ces endroits où, précisément, on ne la voit plus, où l'on se croirait à la campagne : un mur de jardin derrière lequel on aperçoit les montagnes décharnées, une petite église au milieu des pins derrière lesquels apparaissent la mer et les nuages. J'ai toute une collection de photos qu'on croirait prises dans les points les plus reculés du monde, certainement pas dans les arrondissements les plus centraux d'une ville quand même assez grande, au cœur d'une Europe vieille et surpeuplée.

Le littoral passe de plages modernes à des calanques où demeurent des villages qui ne sont plus ceux de pêcheurs – on a concentré la flotte de pêche dans un nouveau port camouflé derrière les installations portuaires pour laisser la place aux plaisanciers –, mais en conservent toutes les apparences.

J'ai pris justement un café avec Dominique hier en face de la mer, là où l'on ne trouve que des rochers où viennent se briser les vagues, et donc peu de baigneurs. Un petit bar de quartier, mais avec une belle terrasse de bois sur le large trottoir, et entouré de plusieurs autres parmi des magasins divers.

J'ai même trouvé un marchand de journaux tout proche. On n'en voit presque plus dans les villes normales : un vrai marchand de journaux, avec un choix de titres comme il n'en est plus que dans les grandes gares et les aéroports. J'y ai trouvé le *Monde Diplomatique*, le *Harold Tribune*, et même le *Monde Libertaire*, et encore *Planète Linux*.

La maison d'Hannah se situe nettement en dehors du dernier village de pêcheurs. On doit parcourir à pied les deux dernières centaines de mètres, et monter un escalier grossièrement taillé dans la pierre. L'escalier descend aussi jusqu'au niveau de la mer à un semblant d'embarcadère, où aucune embarcation n'est amarrée. Hannah n'a pas de bateau. C'est un bon endroit pour piquer une tête de bon matin.

Moi, je préfère entrer doucement dans l'eau, et apprécier la lente sensation de submersion. J'en éprouve une impression d'intense purification au petit jour, dont je suis sûr qu'elle n'est pas étrangère à celle que connaissent ceux qui se baignent dans le Gange. Piquerait-on une tête dans le Gange ? Sérieusement ?

La mer y est toujours fraîche. Passé le cap, la côte s'enfonce très vite jusqu'à des profondeurs considérables. La grande rade, jusqu'au cap, est

peu profonde. Elle est une plaine sous-marine sableuse seulement traversée par une faille qui permet aux navires de haute mer de rejoindre l'entrée du port entre des îlots rocheux.

La maison d'Hannah a un étage mais elle n'est pas bien grande, d'autant que le rez-de-chaussée est largement absorbé par la déclivité du terrain. Quelques arbustes poussent autour, quelques figuiers de barbarie, mais il n'est pas assez de terre pour cultiver ne serait-ce qu'un petit potager. On trouve juste un petit plant de tomates contre le mur de la cuisine aux abords de l'escalier.

Le toit est une large terrasse. Pas besoin de pente ; ce n'est pas la neige ici qui le fera s'effondrer. Nous en profitons surtout après la tombée du jour, ou à la pleine nuit pour y contempler le ciel et y reconnaître le parcours des étoiles.

Les murs épais de la maison d'Hannah font rêver à un poste avancé fortifié protégeant l'accès de la rade de quelque flotte barbaresque.

La petite route côtière serpente par endroits jusqu'à peine au-dessus de la mer, et par vent fort, je dois mettre les essuie-glaces. Elle s'élève plus loin jusqu'au bord d'une falaise. Elle grimpe, elle descend, et traverse un autre village avant d'arriver au dernier.

On distingue parfois les ruines de vieilles batteries qui défendaient bien l'entrée de la rade, mais certainement plus d'une flotte barbaresque. Elles datent au plus de la fin du dix-neuvième siècle. Il en est une au-dessus de la maison de Hannah. Ce passé récent semble aujourd'hui étonnamment lointain.

Le lieu fut un temps davantage peuplé, en témoignent quelques ruines industrielles dont on s'étonne qu'elles se soient installées si loin au sud-est de la ville, si loin du port, si loin de tout réseau ferré, et même de routes aisément carrossables. Le quartier devait donc être plus peuplé, mais pas considérablement semble-t-il.

On ne peut rien faire d'un tel lieu trop sec, trop rocheux, fouetté par les vents et les embruns, à l'étroit entre la côte rocheuse et des massifs qui s'élèvent très vite tout droits en falaises escarpées, si ce n'est y abriter quelque association de plongée ou d'alpinisme.

Seul l'avant-dernier port devient vivant les nuits d'été en fin de semaine : quelques restaurants, un dancing, qui attirent un public plutôt

populaire. Les salles éclairées, les lampions, la musique même, y peinent à disputer leur part à la nuit.

On entend les insectes la nuit chez Hannah. On se demande comment ils parviennent à vivre là. Ils composent avec le bruit des ressacs. La pleine lune fait scintiller l'écume et découpe les îlots rocheux du cap.

« Une légende veut qu'on ne connaisse rien à opposer à la démocratie qui ne soit plus autoritaire » dit Hannah. « Il ne semble pourtant pas douteux qu'en d'autres temps il y eut plus d'imagination. Les démocraties réelles sont déjà bien autoritaires, intrusives, policières..., et si l'on veut, totalitaires, pour qu'on soit incapable d'imaginer mieux. Pourquoi ne sait-on plus imaginer que pire ? Au moment même précisément où les démocraties ont échoué ? »

C'est ce que me confie Hannah pendant que nous prenons le café dehors devant la cuisine du rez-de-chaussée, en face d'un ciel qui est passé du rouge à un bleu qui s'épand sur toute chose, et teinte étrangement la vitre d'une éclatante lueur indigo.

En septembre, le coucher du soleil redevient visible de la cuisine, après s'être caché opportunément derrière le mur de gauche pendant les grosses chaleurs.

## Dominique

Je me surprends, comme toujours quand je me relis, à voir combien je m'encombre de digressions sociologiques. M'intéresse pourtant bien davantage la minéralogie. Quoi qu'on en dise, ce ne sont pas dans des rapports sociaux que nous vivons, mais dans nos rapports avec la réalité minérale.

Nous, les humains ? Nous les vivants, plutôt.

J'accorde grand prix à cette impression de me sentir au bout du monde quand j'emprunte la route sinueuse au matin, en revenant de la maison d'Hannah. Elle signe Hannah, seulement Hannah, mais elle a peut-être reçu le prénom Ana, ou encore Anne. Je ne l'ai jamais interrogé sur ses origines lointaines. Le prénom Hannah a une belle symétrie. Dans une glace, Hannah est toujours Hannah. J'accorde grand prix à son hospitalité qui me permet tous les jours ce grandiose trajet.

Je le fais parfois à pied ; il ne doit pas y avoir beaucoup plus de trois kilomètres, puis j'emprunte les transports en commun. Il y a bien un petit bus qui fait la navette sur la dernière partie du trajet, mais je n'aime pas attendre car il passe peu fréquemment. De toute façon, je préfère marcher. Je sens mieux le lieu avec mes narines et ma peau. Il peut arriver qu'un automobiliste me propose de me conduire jusqu'à l'arrêt de la ligne qui parcourt une bonne part du littoral avec une plus grande fréquence, ou plus loin.

On sent la brise marine sur sa peau, les odeurs des algues et de la végétation. La mer est parsemée d'îlots de différentes tailles qui s'élèvent très haut comme des crocs dans le prolongement du cap. Une fois qu'on l'a dépassé, on ne distingue encore que par endroits la ville. Le matin, entre sept et neuf heures, on a l'espace illimité pour soi. Il est rare d'y croiser quelqu'un.

L'arrivée de l'automne est une belle saison ici. L'eau ne s'est pas encore refroidie et le feu du soleil ne brûle plus la peau. La proximité de la mer tiédit les aubes et adoucit les après-midi. Les herbes qui avaient séché se remettent à fleurir alors que des feuillages commencent à prendre des

teintes rouge vif ; et ceux jaune clair des micocouliers, à joncher les places.

J'ai déjeuné avec Dominique au restaurant devant la petite plage, là où est la place d'où part la jetée, et où des foires s'installent souvent, avec des autos tamponneuses et des baraques de tir. Elle n'est pas bien large, et l'on ne voit presque pas le sable de la hauteur de la rue. S'y trouvent encore des baigneurs, beaucoup moins bien sûr qu'à la pleine saison. Elle y gagne une sensation de paix ; même les joueurs de hand-ball semblent se mouvoir lentement, comme des Chinois qui pratiquent le *Chi Gong*.

« La fonction très décorative de locataire de la Maison Blanche a été bouleversée par Tweeter », ai-je dit à Dominique. Elle n'en croit pas un mot – je n'avais pas précisé que Dominique est une femme.

« Le tweeter de la Maison Blanche semble pourtant bien s'être donné un pouvoir que n'avaient pas les autres locataires. – Rappelle-moi combien de signes il est possible d'employer dans un message ? » m'interroge Dominique ironique. « À ce compte, le style et l'impeccable diction d'acteur shakespearien du précédent auraient pu mieux faire. »

« Alors pourquoi n'a-t-il pas fait mieux ? L'État profond ? »

« L'État profond, ce n'est qu'une façon de parler. Il existe bien une administration et des appareils qui préexistent aux législatures et leur survivent ; qui survivent aux gouvernements. Il ne serait d'ailleurs pas si facile de démontrer que ce soit finalement une chose contestable. Ce sont des gens évidemment, souvent de vieux routiers dans leurs domaines, mais ce sont surtout des formes d'organisation, des façons de fonctionner, littéralement des appareils, et même des appareils automatiques. Comment devrait-on les appeler ? Mais ce n'est pas la peine non plus d'en dénoncer l'existence sur un ton complotiste. L'État profond est d'ailleurs bien capable de fomenter ses propres complots, et à multiples détentes, et dont il ne sait peut-être pas toujours qu'il les a fomentés. »

Dominique voit bien que cette conversation que j'ai lancée moi-même, m'intéresse moins que la géologie. Les rapports qu'entretient la vie avec le sol sont plus pragmatiques et lucides que ceux, plus ou moins hallucinés, que produisent les sociétés d'êtres vivants.

On nettoie la cuisine au jet chez Hannah. C'est la première fois que je vois une chose pareille. L'eau s'écoule sur le carrelage jusqu'à une petite grille sous la fenêtre pour sortir devant la façade près du plant de tomates.

Au fond, Dominique a raison. Comment arrive-t-on à s'intéresser à des personnalités qui font en l'occurrence principalement fonction de leurres ? Des leurres de la puissance. Ils ne servent même pas à cacher de véritables détenteurs du pouvoir, mais à en masquer l'absence ; l'impuissance généralisée.

Pas de mépris toutefois. Nous avons tous nos célébrités dont nous suivons avec plus ou moins d'intérêt les aventures : hommes politiques, acteurs, sportifs, mais aussi philosophes, écrivains, chercheurs... Toute personne est par ailleurs fascinante pour peu qu'on apprenne des détails de sa vie, même si ça ne fait pas vraiment fonction de critiques littéraires ou autres.

Pouvons-nous cependant être fasciné par quelqu'un que nous ne fascinons pas ? Les célébrités prennent vite dans notre esprit la place de proches, fussent-ils des proches que nous n'aimons pas. Nous voyons si souvent leurs photos, leurs vidéos, qu'ils nous semblent intimes. Peut-on ressentir une intimité qui ne soit pas partagée ? Moi, non ; pas longtemps du moins, juste le temps de me laisser distraitemment prendre, juste le temps de songer, par exemple, à écrire ou à appeler, et de me sentir bête.

Des rencontres s'effectuent pourtant quelquefois, le plus souvent par courriel, et il se peut que nous découvriions que nous avons bien quelque chose à nous dire..., à parler de ce que nous faisons, nous interroger..., et dans ce cas alors la célébrité reste au vestiaire.

Curieusement, ce phénomène de célébrité a gagné et perdu à la fois de l'importance depuis le vingtième siècle. Il en a gagné grâce à l'internet qui lui permet de pénétrer plus profondément dans notre vie intime et nos relations, et qui la hiérarchise bien au-delà du bon sens, mais on en est en même temps moins dupe. Dans ma jeunesse, je prenais bien plus au sérieux le coefficient de célébrité des gens que je connaissais, ou le plus souvent que je ne connaissais pas. Je tentais d'obtenir d'eux une reconnaissance, ou encore une part de leur autorité en les citant. Les mœurs universitaires, militantes, littéraires..., nous y encourageaient, et même nous y formaient. Tout ce que nous disions s'adossait à l'autorité de quelques célébrités. Je continue bien un peu, mais la conviction n'y est plus. Je ne peux plus, comme je prisais Michel Serres pour avoir écrit *Hermès*, l'admirer toujours en le voyant jouer à la télévision le rôle du

grand-père que je n'ai pas eu. Je ne vois même plus l'utilité d'obtenir la reconnaissance de quiconque, ni d'être davantage connu ou publié.

L'État profond, lui, est discret et anonyme, et c'est pourquoi peut-être, on n'y songe qu'aujourd'hui.

Oui, Hannah nettoie sa cuisine au jet d'eau. Je ne connais rien de plus pratique pour bien dégraisser les carrelages. J'ai toujours rêvé de pièces carrelées de céramique qui se nettoieraient au jet, avec un grand bassin à ciel ouvert au mitan de la maison. J'ai été très surpris le premier jour où je l'ai vue faire.

Hannah ne doit pas manquer de courage pour habiter seule en un tel endroit. Les environs ne sont pas toujours bien famés la nuit. En fait ce ne sont pas à ces choses que je pense ; plutôt au vaste ciel et à la mer immense, aux bruits lointains des éléments. Je connais bien des hommes solides qui ne se sentiraient pas rassurés ici en pleine nuit, dans l'obscurité à peine trouée de la lueur des étoiles, et des éclats de l'écume.

J'ai connu Hannah par Dominique, et Dominique en la lisant. J'étais tombé par hasard chez un bouquiniste sur une revue de gauche radicale. Elle y avait écrit un article sur la conception du dépassement de l'art chez les Situationnistes, qui m'avait donné à réfléchir. Il y avait l'adresse de son site et je suis allé y voir. Nous avons correspondu et j'ai découvert avec surprise qu'elle était une femme. Elle avait choisi son second prénom pour son nom de plume afin qu'il laisse planer le doute sur son genre. Cette sorte d'article, on ne pense évidemment pas que ce soit une femme qui l'ait écrit.

## Les rêves des poulpes

La maison d'Hannah est à peine habitable. Mal isolée, elle doit être froide en hiver. Je le saurai bientôt si je reste. Elle dispose cependant d'un ingénieux système de chauffage, solaire et éolien, conçu et installé par un ami ingénieur.

Le ciel est rarement couvert dans la région, et toujours soufflent des vents forts autour du cap. Les murs épais gardent bien la chaleur et permettent de tenir un certain temps sans soleil ni vent. Il n'y a rien cependant autour pour faire un feu de bois.

Hannah ne craint pas le froid. Il est vrai qu'elle est plus jeune que moi, mais quand même. Quand le vent est fort, comme il est fréquent, les courants d'air qui se faufilent autour des fenêtres fermées font bouger les rideaux. En fin septembre, ce n'est pas désagréable, mais je redoute l'hiver.

Une turbine est fixée sur un rocher bien orienté en aplomb du toit en terrasse. Elle est reliée à un générateur dans une niche de ciment contre la maison. Les plaques solaires sont placées aussi à proximité, fixées aux roches. Me chagrine que rien ne pousse autour, si ce n'est quatre plants de tomates et deux figuiers de barbarie, et aussi un figuier rabougri qui ne donne pas de figes. Tant de terrain où ne poussent que des cailloux !

Il reste pourtant bien quelques poissons près des rochers. Ils viennent me narguer quand je nage sans fusil, mais quand j'en prends un, on ne les voit plus. Je n'ai attrapé qu'une grosse dorade et un muge depuis que je suis ici. Pour deux, ça ne fait pas des festins.

J'aime penser que j'ai de quoi manger autour de moi là où je vis sans devoir passer par le commerce. J'y trouve un rapport particulier avec le lieu. On voit encore des huîtres, des moules et des oursins, et des crabes, bien sûr, que j'apprécie plus modérément.

Je ne supporte pas de tuer des poulpes, sinon, on en trouve aussi. Ils ont trop d'intelligence dans le regard, et trop d'élégance dans le mouvement. Non, je n'en aurais jamais le cœur.

Si je veux continuer à plonger, il serait temps que je me cherche une combinaison. Hannah ne pourrait pas me prêter la sienne, je n'y entrerais pas. Elle fait une bonne tête de moins que moi, et est plutôt osseuse.

Hannah juge son physique ingrat, ce qui est un point de vue que je ne partage pas. En conséquence, probablement, elle a renoncé à tout effort pour paraître belle : un simple pantalon de toile, une chemise aux manches retroussées sur les coudes, des cheveux mi-longs négligemment rejetés en arrière, aucune trace de maquillage, pas même une chaîne autour du cou.

Quand je l'ai vue pour la première fois, j'ai tout de suite aimé son regard. Son regard – comment dire ? – paraît regarder de loin, attentivement, mais de loin, de trop loin pour qu'il soit déjà question d'un signe de reconnaissance. D'aucuns le diraient peut-être inexpressif, oui, mais dans le sens où il n'a rien à exprimer, à dire tout au plus. Un regard qui attend, qui est attentif, et discrètement contemplatif. Hannah fait parfois la grâce d'un sourire, un sourire d'une rare beauté, quoique léger.

Bien qu'elle soit plutôt vive, plutôt énergique dans ses gestes et ses mouvements, elle ne se départit jamais d'une légèreté, ni d'un air contemplatif. On pourrait l'imaginer pratiquant quelque art martial d'Extrême-Orient, mais c'est la musique qu'elle pratique, les cordes. On trouve dans la grande chambre du premier, ou parfois oubliés dans l'appartement, plusieurs guitares, un oud et un târ persans, un ruan chinois, un shamisen japonais, une dombra mongole.

J'ai appris que les poulpes sont capables de changer de couleur en rêvant. Ils dorment, et leur couleur se modifie. C'est la preuve que leur homochromie n'est pas une réaction automatique de leurs chromatophores sous l'effet de l'environnement, mais qu'elle est provoquée par leur esprit. On voit ainsi les changements du milieu dans lequel la pieuvre se déplace en rêve.

Après ce que j'ai appris des pieuvres, je me rends attentif quand je nage sous l'eau, à ne pas en ignorer une rêvant, endormie parmi les roches ou sur le sable. Apparemment, elles ne dorment pas quand je glisse silencieusement sous l'eau, et que je ne les vois pas. Je dois bien en frôler quelques-unes qui demeurent inexorablement camouflées.

Je vois moins encore de seiches. Je sais qu'il y en a, probablement mieux camouflées encore, semblables à des galets sur le sable. Je suis bien obligé d'abandonner mes lunettes de vue quand je nage. Sans elles, je ne

distingue plus grand-chose. Je deviens toutefois plus sensible aux mouvements et aux distances. Je crois que je chasse mieux sans lunettes. Si les poissons le savaient, ils se tiendraient immobiles, et je ne saurais pas les distinguer d'un bois mort ou d'une algue entre deux courants, ou d'un sac en plastique.

Le plastique envahit les mers et ne fait pas du bien à la faune qui l'ingère. Les gens payés pour prendre les bonnes décisions à la place des autres ont aussi sec pensé à produire des sacs en plastique biodégradables. Tout aussi immédiatement quand je l'ai su, j'ai pensé que c'était une imbécillité. Biodégradables, ils ne cessent pas d'être de la matière plastique, et ils polluent plus encore en s'insinuant partout. Je ne sais où l'on va chercher les gens payés pour prendre les bonnes décisions à la place des autres, peut-être à l'École Nationale d'Administration, mais probablement pas à l'École des Mines.

J'avais rangé des composants électriques et des câbles USB en surnombre dans un tel sac. Quand je suis retourné y chercher, la poignée m'est restée dans la main, et il s'est délité en confettis répandus parmi les câbles sur le sol de la cave, m'arrachant un chapelet d'injures contre ceux qui sont payés pour prendre les bonnes décisions à la place des autres.

Il fait froid maintenant le matin. La température de l'eau ne m'encourage plus à me laisser lentement submerger. Elle offre une expérience plus brutale. Au point du jour, sa fraîcheur n'est peut-être pas plus mordante que celle de l'air, mais assurément plus pénétrante. Elle réveille les douleurs de vieilles fractures. Elle demeure malgré tout une expérience agréable. Nager l'après-midi, ce n'est plus du tout la même impression qu'au petit jour, le corps encore couvert de la douceur des draps, l'âme, de sommeil, et l'esprit, de rêves.

« Penser, c'est dire non » écrivait Alain. « Le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire, le réveil secoue la tête et dit "non". Non à quoi ? Au monde, au tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le

tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. »

Voilà une forte pensée tirée des *Propos sur les pouvoirs*, de 1924. Elle marque pourtant ses propres limites, celles du rationalisme, disons. Elle suppose que la pensée se fonde d'abord sur de la pensée. Elle suppose d'avoir entendu « je pense donc je suis », comme s'il s'agissait du verbe « suivre », non pas comme « il pense donc il est », mais comme « il pense donc il suit ». Je peux bien alors dire « non », ce ne sera jamais que des dénégations. Je pense plutôt lorsque j'éprouve et expérimente.

La remarque d'Alain demeure forte cependant par sa conclusion : « Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. » J'ai tant de fois expérimenté, sur moi comme sur les autres, que ce que nous savons et sommes capables d'expliquer ne nous aide pas vraiment lorsque nous sommes au pied du mur, et même nous handicape bien plus qu'un esprit vide. Dans le fond, il me semble que l'esprit qui s'endort ferait mieux carrément de rêver, comme les pieuvres aux couleurs changeantes.

## Un orage

J'ai encore une fois rejoint Dominique pour un café en fin d'après-midi. Nous nous sommes retrouvés à la dernière grande plage au Sud. En fait, elle n'est pas si grande, mais elle le paraît aujourd'hui, tant elle est déserte.

Il fait un temps magnifique d'avant l'orage. Un vent fort du sud-ouest pousse les nuages bas au-dessus de nos têtes. À l'horizon, le ciel est presque noir, et derrière nous, il masque les cimes déchiquetées du massif. Je n'ai pas très chaud à l'une des dernières buvettes encore ouvertes, avec ma veste de pêche sans manche et une chemise légère. C'est à cause du vent du large, car à l'abri, il ferait plutôt tiède et lourd. Il soulève de petites franges de sable sur la plage.

Je suis venu à pied de chez Hannah, ce qui fait un trajet considérable, mais agréable en longeant la rue principale, avec toutes ses ruelles perpendiculaires qui descendent sur la mer ou montent vers les hautes pinèdes. J'ai cependant négligé les risques d'orage. Le ciel n'était pas encore bouché quand je suis parti.

Je trouve que Dominique se préoccupe bien trop du sort des pauvres. Mieux vaut laisser ça aux catholiques. Les catholiques se sont fait du sort des pauvres une raison d'être. Le souci de la pauvreté contamine depuis trop longtemps la lutte des classes, prétextant que beaucoup de travailleurs sont pauvres, justement, et oblitérant que le fait important n'est pas leur pauvreté, qui, pourrait-on dire, est l'accident, mais qu'ils travaillent. Ils travaillent le monde, ce qui constitue, disons, leur essence. Leur pauvreté éventuelle et relative est tout au plus la mesure du peu de pouvoir qu'ils exercent sur les procès de travail.

Voilà ce que j'ai reproché à Dominique. « Reprocher » est un mot fort, et « mettre en garde » plus encore. Disons que je lui ai fait part de mon étonnement.

Il me semble que si l'on voulait vraiment combattre la pauvreté, on prendrait les mesures radicales qui finiraient bien par la faire disparaître. De route façon, je me refuse à ne voir dans la pauvreté que ses côtés néfastes. C'est oublier un peu vite qu'elle accompagne la voie du détachement. Toutes les écoles de sagesse le savent.

Mes critiques ont amusé Dominique. « Bien sûr, » m'a-t-elle répondu, « le pouvoir d'achat n'est pas le pouvoir des soviets. – Eh bien alors ? » Ai-je insisté.

Pour me faire bien comprendre, j'ai évoqué l'incendie toxique de l'usine de Rouen ces jours derniers. Deux personnes étaient tenues de connaître exactement la nature des risques et la toxicité des émanations : le directeur et le préfet. S'ils avaient assuré leurs fonctions, les réponses auraient dû leur être à portée de tiroir. On les interroge, et ils restent hagards. Non, ils ne sont au courant de rien.

Les travailleurs, les ingénieurs de l'usine, en sauraient-ils plus ? Ceci est la question à se poser : s'ils savent, alors qu'ils prennent le pouvoir d'informer et de prendre des décisions. S'ils ne savent rien, alors qu'ils prennent le pouvoir sur le procès de travail qu'ils accomplissent. Il n'y a pas d'autre question. Qu'ils soient plus riches ou plus pauvres n'en est qu'un épiphénomène.

Notre conversation ne m'a pas empêché de demeurer attentif à l'évolution de la masse nuageuse et du vent, des tons de la mer et de la direction des vagues, d'abord par crainte de devoir parcourir le long chemin pour rentrer chez Hannah sous une pluie battante, puis toujours plus fasciné par leur beauté.

Dominique m'a très vite rassuré en m'apprenant qu'elle avait pris sa voiture, et qu'elle pourrait me ramener. Je ne déteste pas marcher sous la pluie, ni même sous l'orage, mais à la condition de ne porter sur moi rien qui craigne l'eau, comme un carnet ou une tablette. Je préfère aussi dans ce cas, me passer de mes lunettes et les enfermer dans un étui étanche.

J'étais venu rapporter à Dominique un article qu'elle m'avait confié pour que je le relise avant qu'elle ne l'envoie pour publication. Nous fonctionnons souvent ainsi avec quelques amis, tenant lieu les uns pour les autres de comité de lecture. C'est un procédé très efficace, et pas uniquement pour les retours effectifs, mais parce qu'imaginer cette lecture par des proches, pour tout dire des égaux, donne une vigilance et une acuité critique que n'inspirerait aucun véritable comité de lecture. Inévitablement, juste avant de l'envoyer, vous découvrez des faiblesses ou des fautes qui vous auraient sinon échappé. Un véritable comité de lecture provoquerait plutôt l'effet contraire de trop se reposer sur lui pour les coquilles, les relâchements de style, et même de pensée.

Je lui avais déjà posté le texte annoté par courriel, mais je trouvais plus agréable d'en parler autour d'un café, dans ce paysage rendu inopinément grandiose par la saison.

Les gouttes ont commencé à tomber quand je descendais de voiture, de grosses gouttes très espacées, que le vent commençait à sécher avant même qu'elles ne trempent le sol et les vêtements. Depuis quelques instants déjà on entendait les tonnerres se rapprocher, et de magnifiques éclairs sillonnaient le ciel au-dessus de la mer. J'eus à peine le temps de parcourir les quelques centaines de mètres qui me conduisaient au perron, avant que la pluie ne se mette à battre, dégageant une forte odeur de pierre mouillée.

J'ai ôté mes chaussures, ma veste et ma chemise, et je me suis avancé un peu devant la porte pour voir l'état de la mer en contrebas. Pas question avec un tel ressac d'entrer dans l'eau, et surtout d'en ressortir sans se blesser. Je suis rentré déçu. C'est un temps excellent pour la chasse. Hannah jouait de l'oud dans sa chambre du haut.

Les pâtes au pistou, c'est très simple : une bonne poignée de spaghettis, deux ou trois tiges de pistou, plus communément appelé basilic, deux à quatre gousses d'ail, et de l'huile d'olive.

Pendant que l'eau est portée à ébullition, on hache le pistou avec l'ail. Plus on les hache fin, plus ils dégagent et mêlent leurs saveurs. Pour ma part, je préfère les hacher plus grossièrement pour le plaisir des yeux, et pour les laisser s'écraser sous la dent.

Dans un petit récipient, on verse quelques cuillères à soupe d'huile d'olive dans le pistou et l'ail hachés. On les mélange jusqu'à leur donner la texture d'une sauce. On la verse sur les pâtes quand elles sont cuites, et l'on sert avec du gruyère râpé.

C'est un plat très simple. Hannah et moi partageons un goût pour la simplicité. Certains préfèrent verser le pistou haché sur des tomates revenues à la poêle avec de l'ail. C'est bien aussi, mais pas assez simple pour nous. Nous préférons ne pas mêler trop de goûts.

Ce soir, c'est moi qui ai fait le chef, et Hannah s'est contentée de m'assister. Nous changeons à peu près chaque jour, partageant nos recettes.

Nous avons laissé les volets ouverts pour mieux voir et entendre l'orage. La nuit était tombée pendant que nous dînions près de la fenêtre, nous

avons seulement éclairé pour débarrasser et nous servir un café sur la petite table où nous jouons quelquefois aux échecs.

Le roulement des tonnerres devenait continu par instants. Dans ce paysage minéral, éclairé d'une lumière vacillante d'arcs électriques, le peu de végétation était tordu et secoué en tous sens par les vents qui hurlaient. Nous avons placé des serpillières pour arrêter l'eau qui risquait de suinter des fenêtres mal isolées.

J'étais sorti débrancher l'installation électrique. Toute connexion était interrompue. J'en éprouvais un profond sentiment de paix. Nous étions loin de tout, invisibles, tranquilles, protégés par la fureur des éléments dans laquelle je m'abandonnais. Dehors, sur la pierre trempée, les éclaboussures des gouttes recouvraient tout d'une sorte d'aura transparente d'une douzaine de pouces.

Nous n'avions pas envie d'aller nous coucher. Hannah a fini par laisser tomber sa tête sur mon buste, et s'est mise à ronfler doucement comme un chat qui dort. Sans trop bouger, j'ai rabattu la couverture du divan sur son corps, et je n'ai pas dû tarder à m'endormir moi aussi.

Le froid m'a réveillé avant l'aube. Je me suis dégagé doucement. Le ciel dehors était pur comme s'il avait été lavé par la pluie. Le vent, qui avait tourné, était glacial.

## De l'existence des particules

L'air que jouait Hannah l'autre soir, quand je suis rentré juste avant le gros orage, semblait tiré du répertoire classique persan. Hannah me l'a confirmé : *la Transe du fou*. Elle l'a adapté pour un seul instrument. Hannah donne à son oud des sonorités proches de la guitare flamenco. Elle m'affirme qu'elle n'y est pour rien, l'oud persan en jouxte parfois les tonalités. Pour m'en convaincre, elle me fait entendre en ligne quelques interprétations plus classiques. Elle n'a pas tort.

Hannah donne aussi à la musique classique mongole qu'elle interprète à la dombra des tonalités de country. La dombra est un luth au long manche, très utilisée en Asie Centrale, de la Sibérie à la Turquie. Elle est très présente dans la musique kazakhe et arménienne notamment. « C'est normal qu'elle ressemble à de la country », m'explique Hannah, « dans le monde entier, les chevaux ont le même pas. »

Bien sûr, Hannah ne sait pas reproduire les chants de gorge des Mongols. Ils changent les tonalités de la dombra, qui restent cependant proches de celles de la country en effet, mais les rendent plus méditatives et mélancoliques. Hannah a raison, la marche du cheval tient sa place dans ces musiques ; les vastes horizons aussi cependant. Ils sont moins présents dans la country, contemporaine du cheval de fer qui les dévorait.

Rien ne circule mieux d'un bout du monde à l'autre que la musique. Aucune connaissance n'est nécessaire pour reproduire un air, le fredonner. Lui-même nous hante, s'installe dans l'oreille et glisse dans la gorge qui le fredonne. Il est certes difficile de reproduire une musique sans en reproduire les instruments. À défaut, on en produit de nouveaux, d'autres instruments et d'autres musiques. La musique des mots en est également modifiée. De nombreuses civilisations ont accordé leur poésie sur la marche du cheval, la marche, le trop, le galop...

L'appartement d'Hannah n'est pas précisément confortable. Non, on ne saurait le dire confortable, et je pense que, la saison s'avançant, il risque de le devenir moins encore. L'été est bien fini depuis le dernier orage. Le temps s'est rafraîchi nettement, quoique le vent aujourd'hui a cessé de souffler du nord. Il n'est pas proprement confortable, mais il m'est

agréable. Le coin est quelque peu venté, mais abrité quand même par la crique du dernier port. Orientée vers le sud, la façade est ensoleillée du matin au soir. J'imagine qu'il doit être possible de se baigner toute l'année pour peu qu'on attende les heures chaudes. Bien sûr, l'eau est fraîche à la sortie de la crique ; elle est toujours agitée de forts courants, et le fond plonge vite. Du moins, ne doit-on pas y avoir froid en y entrant ou en sortant, à condition d'attendre les heures favorables.

Le soleil brille presque toujours ici, sauf lorsque des brumes côtières s'élèvent de la mer et commencent à grimper le long des pentes escarpées. Ceci peut arriver même au cours d'une belle journée. Elle devient alors subitement humide et glacée. On se retrouve d'un instant à l'autre dans un fjord brumeux. Ces changements de climat sont si brusques qu'ils vous prennent toujours par surprise. Vous éternuez, et vous vous apercevez soudain qu'une brume vous entoure et vous pénètre jusqu'aux os.

La maison d'Hannah est rude, malgré l'apparence qu'une photographie prise dans de bonnes conditions donnerait d'un site touristique. Les meubles de bois sont rudes, et les murs de pierre, et les escaliers étroits. Même la suspension de la vieille voiture d'Hannah est rude. Hannah elle-même paraît rude, aussi je fus surpris lors du dernier orage, alors qu'elle s'était endormie contre moi, de l'avoir sentie fragile, la nuque abandonnée sur mon buste.

Ne trouves-tu pas que tout fonctionne mal ces temps-ci ? Regarde les choses les plus simples. La pelle en plastique d'Hannah pour ramasser la poussière a une arête vive et un renforcement pour la retenir. L'idée paraît bonne au premier abord, mais lorsqu'il s'agit de vider le contenu dans un sac, notamment dans un sac pas très bien ouvert, ce n'est pas commode. D'un autre côté, pour retenir la poussière dans la pelle, il suffirait de la redresser légèrement. Cette observation élémentaire me semble caractériser les objets contemporains.

Écoute encore, il n'y a pas très longtemps que je me sers d'une tablette, et j'ai été surpris de devoir dérouler les pages en glissant de doigt de bas en haut sur l'écran, à l'inverse de ce que je fais avec mon pavé tactile. Ce nouveau geste semblerait plus intuitif, et peut-être m'a-t-il seulement heurté à cause de vieilles habitudes. En fait d'habitude, quelques minutes suffisent pour s'y accommoder. Il s'agit plutôt d'une fausse intuitivité destinée à donner l'illusion de dérouler un rouleau physique.

Que m'apporte une telle illusion ? Strictement rien. M'apporte bien plus la sensation de faire descendre du bout des doigts l'ascenseur sur le bord de la page. Cette impression me permet de sentir physiquement où j'en suis dans ma lecture, exactement comme la sensation d'épaisseur du papier dans mes mains quand je lis un livret.

C'est exactement l'intuition que donne le petit curseur qui défile sur le côté droit de la fenêtre, et sa taille relative ; l'exact équivalent de l'épaisseur du papier. Or, ce curseur n'apparaît même plus sur certaines applications de ma tablette. J'imagine que tout cela doit pouvoir se corriger dans quelque tableau des préférences. Je l'espère, je n'ai pas encore cherché. C'est que j'en ai un peu marre de devoir modifier tous les ustensiles dont je me sers.

Des observations similaires, on peut en faire avec un plus grand angle : le chemin de croix du nucléaire français en est un exemple saisissant. Naturellement, les exemples plus modestes, mais dont l'expérience est à portée de main, sont plus intéressants.

À propos d'atome, le paradigme de particule m'a toujours laissé insatisfait depuis les cours de physique du lycée. On ne fait pas l'expérience des particules. Ce n'est qu'une image, une figuration, intéressante certes, mais inaccessible à la vision, au toucher, à toute existence sensible. Je peux expérimenter des sensations électriques, m'exaspérer d'un papier qui colle à la vitre d'un sous-verre, je peux faire de telles expériences et me les figurer par l'action de particules, mais de particules, je n'en vois pas, je n'en ai aucune forme de sensation. Quel sens alors peut prendre pour elles le verbe exister ?

Leur existence, ce sont les valeurs numériques et les équations auxquelles elles donnent lieu. Je peux m'assurer que ces valeurs et ces équations ne se résument pas à des vues de l'esprit. Pas les particules. Ces vues de l'esprit ne m'ont jamais satisfait. Elles sont ingénieuses pour décrire et expliquer : « ce sont comme de toutes petites particules... – Des particules de matière ? » Pas vraiment puisque la matière est composée d'atomes, et les atomes de particules. Ce serait comme dire que la matière soit composée de matière, et l'esprit ne saurait s'en satisfaire. De telles images, qui seraient bonnes jusqu'à un certain point, se heurtent vite à l'intuition. Il n'est pas étonnant alors que la mécanique quantique se fasse moins intuitive que la mécanique classique. Le serait-elle vraiment ? Je ne

le crois pas. Je ne le crois pas au simple regard des objets quantiques dont je me sers quotidiennement, des objets électroniques si l'on veut. Ils ne sont eux aussi complexes qu'en apparence, par l'effet, d'un côté, d'une inextricable accumulation de choses simples, et de l'autre, par celui d'une figuration qui se veut faussement simplificatrice.

Oublions les particules et retenons seulement ce qui advient quand je lance l'impression d'une page sans connexion filaire. Les quelques kilobits de données sont convertis en impulsions électriques, puis en ondes, que mon imprimante reçoit pour les convertir à son tour en impulsions électriques et projeter d'infimes gouttes d'encre sur le papier. La précision, la minutie du dispositif est merveilleuse, mais il est en lui-même tout bête. Les particules, si elles existent, je n'ai pas à m'en occuper. Il me suffit de configurer ma connexion de telle sorte que l'imprimante sache ouvrir les messages encapsulés que mon appareil lui envoie, c'est-à-dire quelques suites de bits qui en indiquent le début et la fin dans ce bain d'ondes où nous vivons. Rien de mystérieux ou d'inconcevable : un simple écheveau inextricable d'éléments qui ne sont complexes que par leur quantité et leur minutie. Rien n'est plus simple qu'un bit : l'ensemble de quatre éléments figurés par des uns et des zéros qui donnent seize combinaisons possibles. Ce qui est simple pour quelques bits le demeure pour quelques milliers, quelques millions, ou autant que l'on voudra.

Tente d'imaginer une chose qui soit trop rapide pour être perçue par des yeux ou tout autre dispositif, trop petite pour renvoyer seulement un photon, d'inaccessible à tout sens. Parviendrais-tu à imaginer, à donner seulement une signification à l'idée qu'elle existe ? Dans ce cas, pourquoi chercher à l'imaginer, alors que si tu y parvenais, cette image risquerait de te masquer ce qu'il importe vraiment de percevoir et de concevoir ?

## Anicet De Saint-Lubert

Après le dîner, j'ai repris avec Hannah la conversation que j'avais tenue la veille avec Dominique. Nous avons dîné tard, et l'obscurité se répand déjà sur la mer. Les premières étoiles apparaissent jusqu'à l'horizon, là où le bleu sombre du ciel a encore quelques teintes saumonées.

Hannah, qui est peu diplômée, n'a pas perdu beaucoup de temps à écouter des cours soporifiques, mais elle a très bien appris à lire une plume à la main, aussi est-elle savante, plus que Dominique, et davantage critique sur mon propos.

– Attention, je ne dis pas que les particules n'aient pas de masse. Je dis plutôt le contraire, je dis plutôt qu'elles ne sont quasiment rien d'autre en quelque sorte : des valeurs massiques. Elles sont celles de phénomènes qui sont, eux, plus tangibles.

Hannah hésite quand même à l'admettre, même quand je lui rappelle comment Max Planck a découvert les quanta. « En somme, pour parler comme Alfred North Whitehead, je relève *une concrétude mal placée.* » Hannah reste perplexe.

Pour être tout à fait franc, j'aime beaucoup les tomates. Les tomates, je les mange comme des fruits. J'en cueille une, je la rince et j'y mords. Voilà comment je les aime. Ni sel, ni poivre, ni assaisonnement. Quand on détache une tomate de sa grappe, elle répand un arôme un peu âpre, particulièrement fort pour le plant qu'Hannah fait pousser devant la maison, où elles se gorgent de soleil. Parfois, nous devons bien en acheter, car il ne nous suffit pas.

Hannah en laisse sécher des tiges sur les meubles, avec les larges étoiles à cinq branches de leurs corolles. Elles forment de convulsives arabesques, et elles gardent longtemps les fragrances du fruit.

On ne peut donc pas dire que je n'aime pas les tomates, mais je les affectionne peu comme accompagnement. J'apprécie des tomates revenues dans l'huile d'olive avec de l'ail, avec peut-être encore du pistou, de la sarriette, de la sauge ou du thym, mais je désapprouve absolument de mettre des tomates un peu partout, comme il est de mode, de la noyer dans les assaisonnements, et de la mêler aux aliments les plus divers. Il est trop

facile d'en accommoder tous les plats jusqu'à n'en plus distinguer le goût, et dans lesquels elle n'apporte qu'une belle touche de rouge vif. Pour parler carrément, je trouve que ce n'est pas sans vulgarité.

Une tomate que je croque comme un fruit, je ne répugne pas non plus à l'accompagner de quelques olives bien marinées dans des épices. J'apprécie aussi un simple œuf dur avec une tomate.

Je ne sais plus comment nous sommes passés des particules aux tomates, bien que ce ne soit pas absolument sans rapport, et que la cuisine puisse être regardée comme une chimie moléculaire expérimentale, grâce à laquelle la mécanique contemporaine ne serait pas moins intuitive que l'ancienne, qui ne l'était finalement pas autant qu'on le dit.

Les meubles d'Hannah sont bruts eux aussi, comme je le disais déjà de sa maison. Ils sont de bois brut, tout juste passé à l'essence térébenthine il doit y avoir longtemps. Les chaises sont larges et lourdes. Le siège, une simple planche, en est recouvert d'une toile bleu sombre d'un coton très solide. Les rideaux autour des fenêtres sont du même tissu. Ils donnent une touche austère sur les murs blancs. Les pierres demeurent visibles sous le crépi. Le carrelage est rouge, comme il est coutume dans la région.

Hannah ne met pas de tapis. Le sol est froid aux pieds, mais plus facile à entretenir. De toute façon, le siège des chaises est si large qu'il est possible de s'y tenir comme on s'assiérait par terre. Ils ne sont pas moelleux, mais ils sont confortables. J'aime replier une jambe sous les fesses, et poser l'autre pied sur le bord de la chaise. J'aime les chaises où l'on a toute la place pour s'asseoir comme l'on veut.

À la mi-octobre, il fait encore chaud comme en été. Toutes les fenêtres sont grand ouvertes. Le soleil, lui, pénètre chaque jour plus profondément dans la pièce, qui sent encore agréablement le repas de midi malgré le courant d'air.

Quand vous avez parcouru tout le trajet qui sépare la maison d'Hannah de ce qui commence à ressembler aux rues d'une ville, ou du moins d'un village, vous tombez rapidement sur une petite place plantée de quatre micocouliers pas bien hauts, en face d'une usine en friche. Il y a là un modeste bistrot qui survit à la perte du plus clair de sa clientèle. L'endroit est calme, paisible, surtout en début d'après-midi, dehors à l'ombre du feuillage si le temps s'y prête.

Malgré les critiques que je peux faire aux tablettes, elles sont des outils pratiques pour travailler où que l'on soit. On emporte une bibliothèque entière pour la taille d'un petit livret. Que dis-je ? une bibliothèque, toutes les bibliothèques du monde. Mais en général, je ne me connecte pas, j'ai rarement l'usage de toutes les bibliothèques du monde. La mienne entre déjà dans une si petite clé.

J'ai besoin de changer de lieu quand je passe d'un travail à un autre, et de me ménager une certaine plage de temps, une demi-heure de marche par exemple.

L'ami d'Hannah, celui qui fait dans la recherche sur les énergies, m'a écrit un courriel. Plus exactement, il m'a envoyé une copie carbone de la réponse qu'il faisait à celui d'Hannah, dont elle m'avait elle aussi envoyé une copie carbone, à propos de mes remarques sur les particules, qu'elle jugeait étranges, mais « pas si cons quand on y réfléchit ». Anicet, c'est son nom, en a profité pour me demander si j'avais déjà creusé cette idée. Bien sûr que non, elle ne concerne pas vraiment mes centres d'intérêt, et surtout de compétence. Que pourrais-je en faire, comment la mettre à l'épreuve pour tenter de la rendre fertile ? Mais je ne doute pas qu'elle pourrait le devenir si on la prenait au sérieux.

C'est à peu près ce que je lui ai répondu, et il m'a proposé que nous en parlions dans un lieu tranquille et agréable. Je lui ai donc suggéré le petit bistrot en face de l'usine en friche où je m'arrête souvent, car il est à deux pas du terminus de la ligne qui relie le quartier au centre-ville en longeant la mer. C'est un assez long trajet pour Anicet, mais pas désagréable en début d'après-midi où la circulation est fluide. Il n'a qu'un changement sans devoir passer par le centre. Je l'ai vu descendre du bus en rangeant sa tablette. J'espère qu'il n'a pas oublié de regarder la mer. C'est une vertu que de ne pas perdre son temps, mais pas à ce point.

La recherche, elle consiste principalement à emplir des bibliothèques universitaires. Un bon chercheur est un chercheur qui publie. Il publie et il doit trouver les moyens que ses publications soient citées, citées dans d'autres publications, et cela dans les revues et les maisons d'édition les plus prestigieuses.

Comme on l'imagine, rien ne favorise là des applications. L'application n'est cependant pas le but de la recherche. Si c'était le cas, on aurait perfectionné les bougies plutôt qu'inventé l'éclairage électrique. Nous le

savons bien, mais nous savons aussi que la recherche marche sur deux jambes : la modélisation mathématique et l'expérience. Si la recherche n'a pas besoin d'être appliquée pour être scientifique, elle ne doit pas moins se donner des champs d'expérience. Et où en trouver sans s'appliquer, même sans pour autant renoncer à être fondamentale ? Les recherches de Galilée n'ont rien apporté d'essentiel dans les techniques de son temps, mais elles y ont trouvé leurs prémisses dans les chantiers navals de Venise.

La recherche fondamentale est en quelque sorte un prolongement naturel du travail de l'ingénieur, ses généralisations si l'on veut. Est-ce bien ce travail de défricheur du comportement naturel des matériaux qu'accomplit l'ingénieur ? Dans la pratique, on le voit plutôt chercher à concilier les lois de la nature avec celles du marché.

On sait bien que ce n'est pas possible, que les lois du marché ne sont pas du même ordre, qu'elles se résument aux règles du jeu de ceux qui commandent, qui commandent ce que l'on fait et comment on le fait, pour qui et pour quoi. Il en résulte les limites que l'on sait sur la connaissance des autres lois, celles de la nature, et les possibilités de leur généralisation. Le cheminement naturel entre le savoir de l'ouvrier, la technologie de l'ingénieur et la science du chercheur en est irrémédiablement rompu dans les deux sens.

L'ouvrier, à l'autre bout, même très qualifié, ne peut qu'utiliser ses outils tels qu'ils ont été conçus, de la façon dont ils ont été programmés, et, à tous les relais, l'autorité est entre les mains de ceux qui ne sauraient expliquer ce qu'est un ohm ou un quanta, ou énoncer la loi de la transformation de l'énergie.

Voilà à peu près ce que m'a expliqué Anicet, et j'ai eu peur qu'il ne me demande d'expliquer ce qu'est un quanta ou la loi de la transformation de l'énergie. Il s'appelle Anicet de Saint-Lubert, c'est un Antillais.

## Là, précisément

Le prénom Anicet est très porté dans les Antilles. Lubert aussi, qui y sert également de prénom. Je n’y avais pas pensé en lisant la signature de son courriel. Anicet de Saint-Lubert, cela sonnait vieille aristocratie désuète à mes oreilles, et la décision de se rencontrer fut si rapide que je n’avais pas pris le temps de consulter son site, aussi j’ai été surpris de voir descendre du bus pour seul passager un mulâtre vêtu d’une élégante chemise à carreaux et d’un tricot léger jeté sur les épaules, un pantalon en toile de Nîmes coloré au bleu de Gène, une barbe et des cheveux ras qui commençaient à blanchir, de fines lunettes...

Anicet collabore de près avec une fabrique montée par un de ses anciens élèves. Ils construisent et installent des systèmes éoliens et solaires, tels qu’en a profité Hannah. Leur principale préoccupation consiste à produire des batteries assez puissantes pour conserver l’énergie car, comme on le comprend aisément, ce n’est pas la même chose de pouvoir cuisiner ou charger son ordinateur, ou de ne pouvoir le faire que lorsqu’il vente ou qu’il fait soleil.

L’un des avantages d’une telle entreprise est d’offrir à des étudiants des compléments de revenus pour financer leurs études lorsqu’ils en ont besoin. Les amis d’Anicet ont choisi un statut de coopérative plutôt que de société ou d’association. Cet aspect des choses ne fascine pas beaucoup Anicet. Lui et ses amis ont vite compris que les nouveaux compteurs dits « intelligents », qu’installent les grands groupes, avaient surtout l’intelligence de faire obstacle à des initiatives comme la leur.

Les brumes qui montent de la mer sont trompeuses. Vous avez l’impression d’un temps couvert et froid, alors que si vous grimpez cent mètres seulement sur la pente abrupte, vous auriez un soleil éclatant et chaud. Elles sont trompeuses dans les deux sens : ce qu’on prendra peut-être pour une fine couche de brume, risque d’être une dense masse orageuse.

Le vent vous renseigne : si le brouillard côtier est poussé par de légères brises qui se chargent vite de leur humidité et de leur fraîcheur, les nuages

d'orage sont accompagnés de vents violents et généralement plus tièdes avant la pluie.

L'autre soir, quand nous étions au cœur de l'orage, des vents terribles soufflaient, changeant sans cesse de directions, éclaboussant bruyamment tantôt une façade, tantôt une autre. Cette puissance des éléments qui, d'une façon ou d'une autre nous atteint, même derrière des murs, est très sensuelle. Je n'avais pas souvent vu des éclairs aussi aveuglants en même temps qu'éclataient les tonnerres.

On trouve de belles architectures dans le centre de la ville. Elles datent généralement du dix-huitième siècle.

La ville est discrètement baroque. Elle a des affinités plus profondes avec Gênes ou Barcelone qu'avec le reste de la France. Aussi le lien entre la modernité baroque du dix-septième et l'architecture romantique du dix-neuvième y est plus naturel qu'ailleurs dans le pays.

Personne ne semble remarquer les cariatides, qui devraient susciter pourtant l'attention. Certaines sont très anciennes, d'autres datent à peine d'un siècle. Même au fronton des maisons modestes, on prisait au moins une tête au-dessus de la porte.

Ici, la tête d'un Silène rustique sur une très vieille façade, qui évoque les époques les plus antiques, là, celles de forçats au-dessus des fenêtres d'un immeuble bourgeois visiblement de la fin du dix-neuvième siècle, et qui rappellent les galériens de Pierre Puget.

Pierre Puget choisissait généralement ses modèles parmi des forçats. Il en trouvait autant qu'il voulait à deux rues de chez lui, dans les arsenaux des galères. La maison qu'il fit construire selon ses plans, surprend à la fois par son aspect imposant et par la modestie de sa taille, écrasée qu'elle est par l'angle aigu de deux rues.

L'une de ces deux rues est celle-là même où, plus tard, le Marquis de Sade aura accidentellement empoisonné deux prostituées, ce qui aura provoqué son embastillement, et lui aura permis de jouer son rôle dans la prise de la Bastille. Quand on regarde l'Histoire de près, on doit bien ne pas la trouver très sérieuse.

Les façades du centre sont particulièrement fascinantes à regarder par un ciel chargé où courent des nuages sombres et bas, mais que traversent encore des rais de soleil, comme ceux des peintures de Pierre Puget, des ciels baroques.

Il semble en effet que l'on ne remarque pas les façades. Peut-être à cause de l'accoutumance aux écrans, à leurs formats, disons trop bas de plafond, mais pompeusement appelés panoramiques.

On s'habitue vite à ne pas lever la tête. Dans ma jeunesse du moins, si l'on ne levait pas le nez, c'était pour regarder les vitrines. Elles étaient généralement bien décorées.

Il reste peu de vitrines qui soient encore capables d'attirer les regards. Je ne sais bien dire pourquoi. De nouvelles marchandises se prêtent peut-être mal à l'exhibition. Des rangées d'écrans téléphoniques, quel intérêt ? Les librairies ont disparu. Les articles de chasse et de pêche aussi, et peut-être les poissons de la rade...

Les magasins ont d'ailleurs plus de profondeur et de plus petites vitrines. Pourquoi pas ? De toute façon, c'est plus haut que ça se passe, au-dessus des montants de porte. Attention où l'on pose les pieds.

C'est plus haut que ça se passe, sur les façades, et encore plus haut à la mi-saison, dans les ciels en désordre, couverts mais illuminés des clartés baroques de la Méditerranée.

Vues à ras de terre, toutes les villes se ressemblent, mais pas quand on lève les yeux. Toutes ont un rapport si singulier aux lointains. Aucune alors ne ressemble à une autre.

Ici, je m'attends toujours à voir des faunes. C'est vrai. Je m'étonne de n'en avoir jamais vus.

C'est que la ville est bien plus feuillue qu'on ne veut le croire, qu'on ne croit la voir. Il y a tant de petits jardins derrière des murs, et au cœur même des pâtés de maisons, qu'on s'attendrait toujours, dans le secret de la nuit, ou dans les instants tranquilles du grand midi, à en voir un qui traverse furtivement une rue étroite pour passer de l'un à l'autre.

Aujourd'hui, les migrants sont arrivés, deux espèces en même temps : ceux qui ressemblent à des pigeons, et ceux qui ressemblent à des hirondelles, mais qui n'en sont pas.

Les pigeons nichés dans les façades les regardent un peu contrits, les vrais pigeons. Des chats, dans les rues ou derrière des fenêtres, les observent avec gourmandise, qui tombent des nues bruyamment, envahissent les feuillages jaunissant, s'y engouffrent sous les ramures les uns après les autres, agitent l'arbre tout entier, et s'en vont aussi vite comme ils sont arrivés, disparaissent au-delà des façades, suivis de loin par

quelques solitaires, puis réapparaissent plus bas dans la rue, déjà minuscules, quand d'autres déjà arrivent, agités et bruyants.

L'ami d'Hannah s'appelle donc Anicet. Je l'ai raccompagné en bus jusqu'au centre, où il habite. Nous avons pris la ligne qui longe la mer. Quelques embruns, par endroits, s'écrasaient encore sur les vitres. Le vent n'était pas très fort pourtant, mais il venait directement du large entre les caps aux extrémités de la rade, aussi les vagues étaient longues, lentes et puissantes, et l'écume s'élevait en hauts panaches contre les digues.

« Quelle énergie ! » Disait Anicet. Il disait aussi que l'énergie n'est pas ce qui manque, ni davantage les moyens de la capter pour animer nos dispositifs. Le plus difficile est de la conserver pour l'utiliser à la demande ; la mettre en batterie.

Les batteries se sont profondément améliorées depuis le début du siècle, et les appareils sont devenus extrêmement économes en électricité. « Et cela », disait Anicet, « non pas pour répondre à un souci environnemental, mais pour accroître la légèreté des matériels, leur autonomie et leur mobilité. »

## Les faunes

Il fait encore chaud quand le soleil revient, du moins on supporte sa brûlure, assis dehors les manches retroussées, car je porte déjà une chemise à manches longues, et je prends une laine pour le soir.

Les nuits aussi demeurent tièdes. Je ne portais que mon gilet sans manches quand j'ai rencontré Hannah dans la cuisine. Elle a joué tard dans la nuit au premier. Moi je travaillais en bas, et je ne sais comment je me suis retrouvé endormi sur le divan tout habillé.

J'apprécie le charme de rencontres inopinées la nuit dans une cuisine. On ressent une petite faim, ou l'envie d'un café, et l'on se retrouve nez à nez. On est alors généralement très disponible.

Le café, nous l'avons pris dehors, sur le banc contre la porte, en regardant les étoiles un peu voilées. Seules Aldébaran, Bételgeuse, Rigel, en face de nous aux dessus des îlots, brillaient intensément. Sirius à l'est se levait. Il faisait aussi doux que dans la journée. Nous entendions les clapotis de la mer, plus bas, contre les roches.

Un grossier banc de bois où nous devons prendre garde de ne pas nous planter des épines.

Les faunes sont des entités de la mythologie gréco-latine, hommes au-dessus de la ceinture, boucs en dessous. Ils étaient aussi affublés d'une paire de courtes cornes sur les côtés du crâne.

On trouve des faunes de tous âges sur des sculptures ou des bas-reliefs, des vieux, des jeunes, et même tout enfants, comme des angelots, mais avec toutes les caractéristiques de ce que les autres civilisations attribuent aux démons. Sinon, les faunes sont des créatures attachantes, associées au culte de Dionysos.

Ils sont un peu comme des elfes des mythologies nordiques, que ressuscitent les industries cinématographiques et des jeux électroniques, mais porteurs d'une bien différente symbolique.

Les faunes sont très présents dans la ville si l'on sait bien regarder, sculptés sur un montant de porte, un surplomb de fenêtre. On se tromperait si l'on y voyait les inspirations démoniaques de quelques propriétaires à

l'âme gothique. Non, c'est quelque chose qui flotte dans l'air, d'antique et de prégnant.

Il y a peut-être aussi quelque chose de mallarméen – *L'après-midi d'un faune*, dont je n'ai jamais aimé le *Prélude* de Claude Debussy, et moins encore ce qu'en firent les *Ballets russes* de Serge Diaghilev en 1912, ni par ailleurs les illustrations d'Édouard Manet.

La musique de Claude de Debussy évoquera toujours pour moi les bandes sonores de Péplums mythologiques dans des salles de quartier, qui l'ont reprise abondamment ; et le ballet, un exemple avant-coureur de ce que le cinéma sait faire de la littérature.

Paul Valéry n'en fut pas davantage convaincu, ni Stéphane Mallarmé d'ailleurs, qui avait pourtant fait lui-même appel à Debussy dont il était l'intime, mais il dut bien constater que celle des dodécasyllabes n'avait rien à attendre d'une autre musique.

Paul Valéry s'était plu ici, dans cette ville, jusqu'à y habiter. Il avait acheté une maison à la sortie du vieux port, juste à l'aplomb d'un petit chantier naval devenu maintenant un port de plaisance.

« Que fait le cinéma de la littérature ? » Ai-je répondu à l'interrogation d'Hannah. « Littéralement, il la vulgarise à l'aide d'un voyeurisme provocateur qui, cocassement, n'a rien à montrer. »

Les particules, ce sont un peu comme les faunes. Nous aurions tort de les ramener à un simple imaginaire, comme les elfes par exemple ; nous pouvons même y croire, sans chercher, provisoirement, à dénouer tous les fils de signifiants et de signifiés, de figurants et de figurés, mais pas trop quand même.

Je me demande ce qu'Anicet trouve de si intéressant à mes remarques intempestives sur les particules. Je me souviens dans ma jeunesse avoir lu deux livres, l'un après l'autre, sur la physique contemporaine, l'un de Boris Kouznétsov, *Essais sur la relativité*, aux éditions de Moscou, l'autre de Brice Parain, si je ne fais pas une confusion après tant d'années, car j'imagine mal aujourd'hui qu'il ait écrit un tel livre. Je fus surpris d'y trouver deux représentations radicalement opposées de la matière. Pour le second, elle était constituée de particules qui se déplaçaient... dans le vide. Pour le premier, ces particules étaient des énergies qui se déplaçaient dans la matière et la manifestaient.

On imagine que la conception de Kouznétsov me satisfaisait davantage, mais pas complètement, car la matière demeurerait alors tout aussi insaisissable et inaccessible que le disait déjà Augustin, évêque d'Alger, dans ses *Confessions*, écrites au tournant du quatrième au cinquième siècle. Il est remarquable que des conceptions si opposées n'empêchassent pas la physique contemporaine de fonctionner, ne lui empêchassent pas de demeurer consistante, ni d'être une seule et même physique.

Ces lectures m'avaient troublé à l'époque où j'étais étudiant, où je suivais de près ces questions, et où l'on commençait à parler de la *théorie des cordes*, très peu encore, mais j'en avais eu vent. Puis elles cessèrent de m'intéresser, comprenant bien que les nœuds de telles cordes ne pouvaient être défaits autrement que dans des pratiques expérimentales qui n'étaient pas à ma portée. Je finis par m'intéresser davantage au travail baroque de Stéphane Mallarmé, si proche de celui de Luis de Gongora.

« Elle est la mutabilité des choses muables », écrivait de la matière Augustin dans le livre XXII de ses *Confessions*, « qui est susceptible de prendre toutes les formes en quoi se meuvent les choses muables. Et en quoi consiste-t-elle ? Est-elle esprit ? Est-elle corps ? Est-elle une espèce d'esprit ou de corps ? Si l'on pouvait dire : “un néant qui est quelque chose”, ou “ce qui est et qui n'est pas”, c'est ainsi que je la nommerais. » J'ai retrouvé sur la tablette où j'écris, la citation que j'avais utilisée dans un livre déjà ancien.

Je serais plutôt enclin à dire que, proprement, la matière n'existe pas. Les matériaux, eux existent, et la matière n'en est qu'une abstraction générique. Elle les désigne tous à la fois : des matériaux qui sont soit les éléments, déterminés par la périodicité de leur masse atomique, soit des compositions de ces éléments. Ces éléments seraient comme l'alphabet avec lequel s'inscrirait la matérialité du monde. Notons qu'il s'agit là d'une conception strictement matérialiste qui renvoie aux matériaux plus qu'à une abstraction de la matière.

« Je note aussi », avait relevé Anicet quand je l'avais évoquée avec lui, « que pour matérialiste que soit ta conception, elle a un air de famille avec les structures du langage. » Il relevait surtout que la parole et la matière reposaient sur la même double articulation, la composition des phonèmes en morphèmes fonctionnant comme celles des éléments simples en corps composés.

Les faunes ont souvent été figurés dans la peinture. Un ou plusieurs faunes surgissant d'un feuillage près d'un lac, se jettent à la poursuite d'une jeune femme, ou plusieurs, qui se baignent nues, tentant gauchement de fuir avec des gestes d'effroi. Ce fut un thème récurrent dans la peinture. Ces images m'avaient fortement impressionné dans mon enfance, et m'avaient inspiré quelques rêveries érotiques.

Mon père adorait la peinture et il m'emmenait souvent au musée, ou dans des galeries, et même des ateliers. Je me demande d'ailleurs pourquoi il ne se risqua jamais à peindre. En vérité, je le sais : il connaissait beaucoup de peintre et de galeristes, et il craignait de se ridiculiser. Ça n'aurait pas manqué bien sûr : on n'apprend pas à peindre du jour au lendemain. Je suis sûr qu'il aurait été un bon peintre pourtant. Il adorait la figuration impressionniste, que je trouvais désuète déjà dans mon enfance, et jusqu'à un âge assez mûr. J'ai mis longtemps à percevoir la beauté que voyait mon père.

Il aurait certainement été un bon peintre, car il savait voir, et bien mieux que moi. Je ne l'ai pas souvent vu se tromper dans ses jugements esthétiques. Il ne voyait pas seulement la peinture, mais aussi ce qu'elle montrait, et même ce qui n'avait encore jamais été peint. « Regarde », me disait-il soudain quand nous promenions, et j'avais bien du mal à voir.

J'ai relu aujourd'hui même sur ma tablette *L'après-midi d'un faune* de Stéphane Mallarmé. Nul doute qu'il les connaissait bien. Je suis porté à voir dans le faune une figure de l'innocence. Souvent, qui fait la bête fait l'ange.

## Croisant Dominique

J'ai rencontré Dominique par hasard. La ville est grande pourtant, mais il arrive aussi que l'on se perde dans la seule surface d'un grand magasin. Elle traversait une rue assez éloignée de chez elle. Je n'étais pas moi-même sur un trajet habituel.

Je n'aime pas les trajets habituels. Je ne les emprunte que lorsque je suis fatigué, car ils sont évidemment les plus directs. J'apprécie les rues en méandres. J'aime aussi celles bien droites, mais qui virent au dernier moment pour rejoindre un boulevard parallèle par un angle obtus, comme si un urbaniste distraait s'était avisé soudain qu'il avait négligé les rues perpendiculaires.

J'avais emprunté une telle rue parallèle à un boulevard, pour contempler la longue enfilade ininterrompue des façades. D'un côté étaient de hauts immeubles de pierre aux portes majestueuses et aux larges fenêtres décorées de motifs. Par une porte cochère à demi ouverte, j'ai pu voir un vaste corridor aux lanternes brandies par des bras sculptés, et au milieu duquel, entre deux escaliers, trônait une somptueuse statue. Sur l'autre trottoir, se succédaient de petites et modestes maisons pas plus hautes qu'un ou deux étages, abritant au rez-de-chaussée des garages, des ateliers divers ou des entrepôts. Derrière leurs toits, on apercevait les hauts immeubles du boulevard.

Il est difficile de trouver de petits garages en ville, dont j'aime les odeurs de graisse, d'essence et de métal chauffé. Une magnifique rue, qui donnait la part belle à un ciel traversé de nuages d'altitude. Ils étaient poussés par un vent différent de celui qui balayait plus bas ceux d'une pluie récente.

C'est en tournant à l'angle qui achevait sans transition la rue, dans les senteurs d'un proche atelier de mécanique, que j'ai aperçu Dominique qui s'apprêtait à la traverser en descendant le boulevard.

Elle était sortie faire un tour, envisageant de s'arrêter prendre un café pour relire un travail avant de l'expédier. « Mais il n'y a pas d'urgence », m'a-t-elle dit, « nous pouvons le prendre ensemble si tu n'as rien non plus d'urgent à faire. »

– Il est beau ton blouson, remarque Dominique. Tu n’as pas trop chaud dedans ?

– Il faisait encore froid ce matin au bord de mer. Heureusement, il est bien thermorégulé pour du synthétique.

– Ce n’est pas du daim ?

– Non, il n’est même pas très bien imité si tu l’ observes sous une lumière directe, mais on s’y laisse tromper avec un éclairage diffus, même fort. C’est du néo-daim.

– Du néo-daim ?

– Oui, aucun coup de feu, pas de sang, de la chimie toute naturelle... et au prix d’une belle chemise.

– Il est bien imité, me contredit Dominique en tâtant ma manche droite, et le contact n’est pas désagréable.

– Oui, il n’est pas si mal imité, mais on s’en fout puisque de toute façon il n’est pas en daim. On lui demande seulement d’être confortable, élégant, assez chaud quand il fait froid, et de ne pas devenir une étuve quand il fait bon.

– La chimie des nouveaux matériaux est stupéfiante, dit Dominique avec conviction.

– Je suis content de voir que tu t’en rends-compte, dis-je. C’est justement la critique que je voulais t’envoyer sur ton dernier papier. Il me semble parfois que ton regard critique oblitère quelque peu les réussites des modes de production contemporains. Et regarde encore combien l’économie d’énergie est, elle aussi, stupéfiante. Ton mobile sur la table est un ordinateur complet. La batterie seule de mon premier portable était bien plus grosse et plus lourde que lui. Elle ne donnait même pas une autonomie comparable à l’appareil qui était pourtant moins puissant.

– Je n’ai jamais prétendu le contraire, se défend Dominique.

– Je te l’accorde, mais ce n’est pas suffisant. La critique sociale et la critique technologique jouent bien trop à cache-cache de nos jours. Il serait essentiel qu’un nombre significatif d’esprits saisisse d’abord que ce n’est pas la même chose, et qu’il prenne ensuite la mesure exacte des rapports entre les deux. On est assez porté à croire que la technologie épouse naturellement les rapports sociaux de production, et même les rapports juridiques. Rien n’est moins sûr. Ils s’affrontent plutôt. Certaines remarques d’Ada Lovelace sont très instructives à ce sujet.

– Ada Lovelace ? La comtesse qui a inventé la programmation avec Charles Babbage, la fille de George Byron ? Je ne pensais pas que ce fût son genre.

– Tu juges qu'elle était trop comtesse pour être capable de telles critiques ? Elle en était capable, tu peux me croire. Les rapports sociaux de production tendent à couler les techniques dans leur lit de Procuste. Lovelace jugeait que les ingénieurs ne doivent pas craindre de s'y soumettre, et faire servir à de vieux usages leurs techniques neuves ; qu'en y réussissant, elles s'imposent et parviennent à en imposer de nouveaux. Une technique nouvelle s'impose toujours dans des usages anciens avant qu'ils n'en soient dépassés.

– Tu as raison, m'interrompt Dominique quand les lampes du bar s'allument, la lumière ne s'accroche plus à ton blouson comme sur du daim naturel. On le dirait comme en velours.

– On s'en fout, dis-je puisqu'on sait que ce n'est pas du daim. Crois-tu qu'un blouson vaille la vie d'un daim ? N'es-tu pas heureuse de savoir qu'il est vivant et gambade dans sa forêt, le daim dont ou aurait pu faire mon blouson ?

Dominique sourit et s'excuse de m'avoir coupé.

– J'avais acheté un jour une veste que je croyais en cuir, dis-je sur ma lancée. Cette fois-là, je m'étais fait avoir. Elle ne me tenait pas chaud, mais dès que je n'y avais plus froid, j'y transpirais. Je me suis seulement aperçu que ma veste n'était pas en cuir quand elle a commencé à s'user... Lady Lovelace était étonnamment consciente de l'importance de sa découverte conjointe avec Babbage, je continue sans transition, plus que ne le sont aujourd'hui les grandes compagnies propriétaires des nouvelles technologies, la police ou l'armée...

– Tu pourrais écrire quelque chose là-dessus ? me demande soudain Dominique, intéressée.

– Non.

– Non ?

Non, je ne ressens plus d'intérêt à écrire de tels articles. Leurs potentiels lecteurs ne m'intéressent en aucune façon. Avant même de me répondre, Dominique songe déjà à me faire écrire pour diffuser ce que je lui dis. Et que se passera-t-il après ? D'aucuns le liront peut-être, le feront lire à d'autres, ou répéteront des idées qu'ils m'auront empruntées en se les

attribuant. D'autres me citeront, ou me répéteront, ou me commenteront, ajoutant à chaque itération quelque absurdité nouvelle comme se propage une rumeur. Qu'ai-je à attendre de tout cela ?

On peut de toute façon me lire, et l'on peut me répondre. Ce fut d'ailleurs toujours la raison pour laquelle j'ai écrit. Je disais l'autre jour que dans les années soixante-dix, j'avais déjà eu vent de la théorie physique des cordes. Comment en aurais-je si tôt été informé si des gens n'avaient pas entendu ce que je disais ou écrivais ? J'ai toujours été très tôt informé de bien des choses. Je ne sais comment je m'y suis pris pratiquement, mais je sais que ce fut au moins en partageant mes recherches et mes réflexions, en provoquant ainsi des échanges des plus improbables. J'ai vite appris qu'on ne recevait rien de bon si l'on n'offrait rien.

On pourrait me répondre que c'est précisément ce que me propose Dominique. Oui, c'est un peu vrai, je suis peut-être injuste avec elle, et pourtant je l'estime et je l'aime beaucoup, mais ce n'est pas pleinement vrai non plus. Le mieux qu'elle aurait à faire, et qui serait probablement la meilleure réponse qu'elle pourrait me renvoyer, serait de se servir de ce que je lui ai dit, d'en faire son miel en le composant avec ce qu'elle aurait glané ailleurs, de songer d'abord à s'en servir tout simplement. Si mon propos l'intéresse, pourquoi pense-t-elle aussitôt à le refiler comme si elle ne savait quoi en faire, et quasiment comme pour s'en débarrasser ?

Voilà ce que je me dis en moi-même.

## Chez Dominique

La double articulation a une fonction essentielle dans la langue. Le chiffre “1”, par exemple, a toujours la même signification où qu’il soit placé. Seul, il signifie tout simplement “un”. En seconde position, il signifie “dix”, soit “une” dizaine ; en troisième, il signifie “cent”, soit “une” centaine. Quelle que soit sa position, il désigne l’unité, quand bien même cette position a une fonction syntaxique qui module cette valeur. Ce n’est pas le cas avec des lettres ou des phonèmes quand ils se combinent. La lettre “a”, par exemple, n’a aucune signification particulière quand elle compose un mot. Employée seule, elle peut signifier la troisième personne du présent du verbe avoir. Elle est alors un mot composé d’une lettre unique. Dans le mot “la”, le “a” n’a rien à voir avec le verbe avoir à la troisième personne du présent.

Cette double articulation, à mes yeux, est ce qui distingue une langue d’un langage. Elle lui donne une grande souplesse, et aussi une certaine imprévisibilité. C’est pourquoi les sciences ont eu besoin d’un langage mathématique, plutôt que d’une langue.

Or c’est bien à partir d’une semblable double articulation que se composent les matériaux ; la Table de Mendeleïev tenant lieu d’alphabet.

« C’est absurde », m’a dit Hannah quand je le lui ai expliqué. « Je n’en ai jamais entendu parler. Est-ce encore une de tes inventions ? »

Oui, elle a vu juste évidemment. On ne l’avait encore jamais remarqué parce qu’on ne trouve aucun rapport, aucun rapport qui ne soit pas absurde, entre parole et matière.

Une telle structure de la matière a-t-elle été du moins imaginée, sinon connue, depuis l’antiquité grecque, Aristote l’atteste. Je ne sais plus dans quel ouvrage, mais je pourrais le retrouver. Celle de la langue n’est connue que depuis la seconde moitié du vingtième siècle, alors qu’il y avait si longtemps que les hommes déjà parlaient, et avaient produit pour cela, sans seulement le savoir, des langues avec une double articulation.

Quel absurde rapport pourrait-il y avoir entre les deux ? Eh bien le voilà justement ce rapport : cette même double articulation. C’est aussi absurde qu’évident et incontestable.

« C'est peut-être la raison pour laquelle on parle de langues naturelles », a remarqué Dominique. « Les langues sont peut-être plus naturelles qu'on ne le croit, et les sciences du langage seraient des sciences plus naturelles qu'humaines après tout. »

Voilà déjà une hypothèse qu'on pourrait en déduire, mais à mon avis, ce n'est pas la plus fertile.

Dominique est noire, l'ai-je déjà dit ? En fait, elle n'est pas très noire, et il est probable qu'en Afrique elle serait dite blanche. Comme elle aime se vêtir de noir, ou de couleurs très sombres, elle paraît plus noire qu'elle n'est : une salopette pour l'été, une veste et des pantalons moulants depuis que le temps s'est rafraîchi, et de fines bottes à talons qui la grandissent. Elle est mince et élancée comme les femmes d'Éthiopie ou d'Érythrée. Elle a des traits fins et un regard vif sous ses lunettes de soleil. Elle cache sa coiffure à la rasta sous un grand voile noir qu'elle rabat sur les épaules comme un châte.

Après avoir fait une première thèse sur l'histoire du mouvement ouvrier français et son rayonnement international, elle s'est orientée vers la philosophie des mathématiques. Elle a écrit une thèse sur *The Laws of thought* de George Boole, et une autre sur la synthèse et l'analyse dans l'algèbre d'Ibn Sinan. Depuis cette dernière thèse, elle s'est totalement désintéressée de la vie universitaire. Elle enseigne la logique à l'université où elle attend la retraite, et publie régulièrement des articles dans des revues d'avant-garde sous le nom de Dominique Fell.

Malgré son apparence et ses activités, Dominique conserve quelque chose de superficiel et de joueur qui n'est pas le moindre de ses charmes. Son rire a encore la clarté de l'enfance. La vivacité de son esprit lui permet de quitter et de revenir au sérieux avec une rapidité déconcertante.

Après les dernières pluies, les environs de la ville sont magnifiques quand la lumière commence à se teinter d'ocre rouge. Au loin sur les monts, les traînées de bosquets et de buissons ont pris des tons verts très sombres, et les falaises délavées, un blanc très doux, plus que celui des bancs de nuages bas qui les effacent par petites touches. Tout paraît avoir été lavé par la pluie.

« Ta conception contredit les modernes », a remarqué aussi Dominique. Descartes disait que la nature obéissait aux lois des mathématiques, car Dieu les avait données à sa création ; Malebranche disait que les

mathématiques étaient la langue de Dieu. Si l'on te suit, considère Dominique, on doit bien aboutir à la conclusion que la langue de Dieu est celle des atomes et de leur table périodique, que celles des l'homme en sont parentes, et que les langages des mathématiques sont plus frustes.

Cette remarque pourrait tromper qui ne connaîtrait pas bien Dominique. Elle ne croit pas en Dieu bien sûr, je le sais. Elle n'est pas pour autant agnostique. Je crois qu'elle est même, au contraire, gnostique. Une gnose matérialiste et athée.

On pourrait lui objecter que les mathématiques et les langages des mathématiques ne sont peut-être pas la même chose. On pourrait en induire que les lois des mathématiques sont peut-être immédiatement issues des comportements des matériaux, et non pas qu'elles leur obéissent.

Il me semble encore que ce ne serait pas la remarque la plus fertile à formuler. Je dirais plutôt que le comportement des matériaux est sans doute plus fin et subtil, trop même, pour que le langage des mathématiques sache en rendre compte, du moins sans le renfort de la poésie.

Hannah et moi sommes allés dîner chez Dominique. Anicet nous y a rejoints. Dominique habite près du centre, dans un cinquième étage sans ascenseur. C'est un coin de ville à la fois central et retiré, qui me rappelle le vieux Paris, le vieux Paris de ma jeunesse. On y trouve encore beaucoup d'affiches militantes sur les murs.

Il est dur de grimper jusqu'à l'appartement de Dominique, d'autant plus dur qu'on aura dû avant grimper déjà jusque devant son immeuble, situé sur un petit plateau. Une fois qu'on y est, on y jouit d'une vue qu'on ne risquerait pas de trouver dans le vieux Paris. On y voit alentour toutes les collines qui enserrent la ville. On n'y voit pas la mer cependant.

On est surpris en découvrant l'appartement de Dominique. Il ne lui ressemble pas. Il ne ressemble pas à ce que l'on aurait imaginé. Bien sûr, il y a beaucoup de livres, il y a aussi beaucoup de toiles et toute sorte de travaux d'artistes aux murs ou sur des meubles. Pour le reste, on se trouve dans un vieil appartement provençal : tomettes rouges, beau buffet en bois avec même des assiettes de faïence visibles. La chambre qu'elle nous a fait visiter était plus étonnante encore, avec un dessus-de-lit brodé, un napperon sous le petit pot de fleurs qui contenait une rose.

Dominique nous a ouvert dans une salopette kaki comme elle en portait cet été, avec son habituel châle noir jeté sur les épaules, qui lui donnent des airs de chanteuse de reggae, en complet contraste avec son environnement. Les gens qui vivent dans de semblables décors, le tiennent généralement de leurs parents. Je ne sais rien de ceux de Dominique, mais j'imagine mal qu'elle le reçût d'eux.

Il faisait encore jour quand nous sommes arrivés, et l'on voyait aussi loin que l'on pouvait par les fenêtres des deux façades. La ville est coupée du monde par ses collines de calcaire aux falaises abruptes, qui atteignent parfois des altitudes considérables.

On s'y sent vraiment séparé du monde. Je ne connais aucune autre ville semblable. Toutes, même celles qui sont cernées de montagnes plus hautes, suivent au moins une vallée où elles s'étirent. Ici, non. De l'autre côté, la mer seule.

On se plaît à rêver qu'il n'y ait rien derrière ces cimes, rien qu'un continent désert, peuplé de bêtes sauvages, et peut-être de faunes.

## Attendant Dominique

Le froid est arrivé. Il arrive toujours en début novembre ; chaque année. C'est assez brutal. Comme chaque année. Je ne regrette pas mes dépenses pour un blouson en néo-daim.

J'aime m'installer dehors après avoir déjeuné pour écrire sur la petite table pliante en bois en prenant un café. L'été, il fait trop chaud ; je préfère l'intérieur ombragé.

Il n'y a pas de soleil aujourd'hui, et il fait bien frais à deux pas de la mer. Il n'y a pas de vent, et c'est ce qui me convient pour écrire à la plume. Le plus important, est de fermer le bas du blouson sur le ventre, pour protéger la digestion.

Voilà ce que je suis sorti écrire en prenant un café sur la table pliante. Il est tombé quelques petites gouttes de bon matin, mais le banc est déjà sec. Je me demande si le soleil va furtivement sortir des nuages, ou si de nouvelles gouttes plutôt vont encore en tomber. Le léger vent d'altitude qui les pousse lentement me ferait opter pour la première solution. Leur masse est dense, mais probablement peu épaisse.

J'avais l'intention de répondre à Dominique sur des passages d'Ugo Bardi qu'elle m'avait envoyés par courriel avec les liens utiles. Je connais mal Ugo Bardi, mais le peu que j'en ai lu m'a toujours fortement laissé à réfléchir. Je crains qu'on ne trouve plus qu'en Italie de tels intellectuels en état de marche.

Plutôt que lui livrer mes réflexions à propos de ma lecture, voilà que j'ai noté comme un idiot tout ce que j'étais en train de faire, c'est-à-dire noter comme un idiot, etc.

Je ne me casse vraiment pas la tête ces temps-ci. Je néglige de répondre à mon courrier. Je crois même que je suis en train de désapprendre les quelques langues étrangères que j'ai connues. Je ne lis presque plus que des traductions en français. Il est si facile d'en trouver. Je sais, les langues, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Tout revient vite dès qu'on s'y plonge, mais du temps que l'on s'y plonge, on est tout embarrassé, et l'on cherche une traduction qui généralement traîne quelque part dans les profondeurs de la toile, profondeur qui dit qu'elle n'en est pas une dans le

sens de surface, mais dans celui d'une toile d'araignée, et quelque peu pégueuse. On ne risque pas de progresser ainsi, on régresse plutôt.

En sortant du lycée, je ne comprenais toujours pas les paroles de Bob Dylan, malgré sept ans d'apprentissage avec pourtant des notes honorables. J'ai rapidement progressé en travaillant dans le transit maritime. Je ne restais pas dans un bureau bien chauffé, pendu au téléphone, je représentais la compagnie sur le terrain : à quai ou le plus souvent à bord. J'y ai beaucoup appris sur les insectes qui hantent les céréales.

Mes horaires étaient alors des plus aléatoires, dépendant de l'arrivée des trains, et de la disponibilité des équipes de dockers. Nous nous relayions avec mon homologue de la compagnie importatrice pour contrôler les wagons.

On n'imagine pas combien le monde du transit maritime est cosmopolite. La langue anglaise y est indispensable pour se comprendre. Nous étions en général des célibataires assez jeunes. Contrôler des embarquements ou des débarquements entre Marseille, Fos, Port-Saint-Louis et Sète, ça ne favorise déjà pas la vie de famille quand on habite la région, à plus forte raison quand on vient du bout du monde : Chinois, Égyptiens, Grecs, Turcs, Russes, Malais...

On n'avait que l'anglais pour se comprendre, et l'on ne parlait pas que de travail, surtout quand la nuit tombait autour d'une bouteille d'alcool, ou qu'on s'échangeait nos tabacs avec nos souvenirs. C'est là où j'ai appris qu'aucun coucher de soleil n'est semblable à un autre derrière une jetée, avec ses rangées de hautes grues qui vous soulèvent l'âme. Nous étions tous des jeunes-gens, et nous perfectionnions notre anglais ainsi que notre conscience du relativisme des points de vue selon d'où l'on pense.

L'anglais que nous parlions n'était pas notre langue maternelle, aussi était-il pauvre. J'ai appris ainsi le charme d'une telle langue. On peut dire beaucoup dans une langue pauvre ; ce qui ne nous viendrait même pas l'esprit dans une belle langue. C'est la langue de Samuel Beckett par exemple. Il est parfois de mode de décrier la langue de Beckett, pas pour moi. Quoiqu'en anglais, nous parlions dans la langue de Samuel Beckett. Je fis toujours des rencontres magnifiques, que nous savions sans lendemain, comme les couchants uniques qui leur servaient de décors.

Je me suis finalement trompé. Des gouttes se sont écrasées sur la table où j'écrivais et j'ai vite rentré les feuilles qui portaient déjà quelques taches où l'encre bavait.

Une langue pauvre et peu de références culturelles communes, voilà qui fait des conversations magnifiques. Dans ma jeunesse, ce fut une trouvaille littéraire. Ce ne fut pas Samuel Beckett qui l'initia, ni qui la théorisa, mais elle favorisa probablement son succès. Puis ce fut une mode, et j'ai cessé d'y céder sans en oublier ce que j'en avais appris. En ce temps-là, les classiques d'Extrême-Orient étaient devenus nos maîtres dans cette voie, quoi que pour ce qui est des références culturelles, ce n'était qu'avec nous, auteurs occidentaux, qu'elles n'étaient pas communes.

Se plonger dans une littérature dont on ignore tout des soubassements culturels est toujours une expérience exaltante. Vous en retirez alors comme la quintessence, comme si l'ignorance s'en faisait le filtre, l'alambic. C'est comme pour les lectures de jeunesse. Quand vous êtes trop jeune, vous comprenez souvent mal, vous manquez pour cela de connaissances, mais vous n'en percevez que mieux, plus qu'il n'est réellement écrit, et qui brille longtemps dans votre mémoire. Pour le dire sottement, c'est comme lire de la science-fiction, mais en sachant que le monde étrange que l'on découvre est bien réel, réellement lié avec celui que l'on habite, et autrement plus chargé et fertile que le serait une fiction.

Bien sûr, je ne dis pas que nous devrions nous contenter de ces impressions insondables. Il serait vain de ne pas s'en délecter, de ne pas s'abandonner à d'étranges songeries, mais elles vireraient rapidement à l'exotisme si nous en restions là.

C'est comme les pois sauteurs du Mexique à propos desquels se querellèrent André Breton, Roger Caillois et Diego Rivera. Évidemment que vous devez les ouvrir, les couper en deux, Caillois avait raison, et comprendre ce qui les fait sauter. Mais il n'est pas interdit de s'en émerveiller avant, Breton n'avait pas tort non plus. J'assume, moi qui ai beaucoup appris des insectes qui hantent les productions agricoles, que vous n'aurez pas à le regretter, et que vous y trouverez encore bien d'autres matières à émerveillement.

J'attends Dominique. Hannah m'a laissé l'appartement. Elle a un rendez-vous en ville, et ne rentrera probablement pas ce soir. J'ai donc proposé à Dominique de déjeuner avec moi.

J'ai vu apparaître sa silhouette sur le chemin de pierres. Elle a une singulière prestance ; je l'avais déjà remarqué mais jamais de si loin, et sur un terrain accidenté. Elle marche comme une lionne, avec ses hautes baskets rouges, son châle noir jeté sur sa tête et les épaules, sa salopette que le vent moule à son corps, car il s'est levé depuis que des gouttes sont tombées, et sa large parka verte flotte autour d'elle.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle accepte de venir jusqu'ici. J'imaginai plutôt la contre-proposition de venir chez elle.

Malgré son esprit fantasque et son rire facile, il y a de la dureté chez Dominique, celle de solides résolutions et de principes forts. C'est aussi l'un de ses charmes. On sent, quand elle argumente, un souci de convaincre, qui pourrait aisément la faire glisser au dogmatisme, mais elle sait reconnaître un argument solide.

Ou plutôt non. Ce ne sont pas des arguments qui sauraient la convaincre ou la faire douter. Les arguments sont la pacotille de la pensée. Nul ne trouve de meilleurs arguments que celui qui cherche à vous tromper. Vous savez qu'on cherche à vous tromper, ça oui, même si vous ne trouvez rien à redire. La dureté de Dominique se manifeste alors plus vivace.

Ce ne sont pas davantage des faits qui convaincraient Dominique, toujours falsifiables. Non, mais elle sait bien discerner des évidences, et entendre les expériences que vous lui confiez. C'est pourquoi son souci de convaincre a du charme.

Le plus troublant est que ce que je dis là de Dominique est charnel ; est inscrit et lisible dans sa chair-même, comme si la finesse de la langue des matériaux était sans limite. S'il est un dieu, la matière bien sûr est sa langue.

## Une nuit chez Dominique

La sauce est terriblement relevée. J'ai la bouche en feu. Ce n'est pas le poivre comme je le croyais d'abord, c'est le piment rouge torréfié. Dominique a mis aussi beaucoup de poivre, du poivre noir, et des graines de coriandre, de cumin, de moutarde jaune, des lentilles vertes, des feuilles de curry, de pavot, de la cannelle et de l'huile d'olive.

J'en aurais bien repris s'il ne devenait pas rapidement difficile d'en ingérer davantage tant les épices brûlent le palais. Le lait caillé avec lequel Dominique a servi son repas en apaise avec bonheur la flamme. Elle n'est pas comme Hannah et moi, qui n'aimons pas mêler les saveurs, et elle y réussit.

Quand nous avons vu, en début d'après-midi, que le vent chassait les derniers risques de pluie, Dominique m'a proposé de venir dîner chez elle. Le soir qui approche chaque jour un peu plus tôt ne lui donnait pas trop envie de rentrer seule.

« Sais-tu que des sites de rencontre par *chat* proposent un logiciel qui formule tout seul les réponses. » Dis-je quand nous avons fini le repas devant la fenêtre de sa cuisine d'où l'on voit se lever une lune encore pleine. « Allez ? » M'encourage-t-elle.

« C'est pratique : on répond plus vite, et l'on évite les niaiseries ou les gaffes. – Tu charries », fait Dominique en dévoilant ses dents sous son rouge à lèvres très foncé.

« Peut-être, mais on y viendra tout doucement quand même, tu verras. Regarde combien il est déjà dur de manger autre chose que des plats tout préparés. Cuisiner et partager un repas, c'est pourtant un peu comme échanger des paroles, non ? À propos, où as-tu trouvé toutes les épices dont tu nous as régalés ? »

Dominique a sorti une bouteille de vodka qu'elle nous sert dans de petits verres à pied tels que je n'en ai plus vu depuis le siècle dernier. « Il ne manque pas de petits débitants dans le quartier, qui vendent les produits de leurs pays d'origine, ou des denrées locales. Pour les faire disparaître, les grandes surfaces tentent de rester ouvertes toute la journée et toujours

plus tard le soir, car l'on ne peut croire qu'elles y gagneraient plus de clientèle. »

« S'ils y parvenaient, on ne trouverait plus que des burgers, du ketchup et du coca », dis-je. « Fini les figatelli corses, la brousse du Rove, ou l'eau-de-vie du Garlaban. Et je ne te parle pas de la façon dont on y secoue les bouteilles de vin, ni de la température où elles sont gardées en rayons ? J'aimerais encore mieux boire une bonne piquette sur place. »

« On n'est plus chez soi », conclut Dominique.

Réchauffé par la vodka et les épices, j'ai eu envie de ressortir. Elle aussi. Le vent semblait être tombé.

Je l'ai qualifiée l'autre jour de gnostique. Tout le monde a entendu parler d'une gnose chrétienne, mais l'on connaît peut-être un peu moins une gnose islamique, ismaélienne notamment, et une gnose hébraïque. Elles se ressemblent de très près. D'ailleurs, quand on est dans la gnose, ces distinctions de détail ne comptent plus beaucoup. On pourrait croire aussi que la gnose chrétienne ait partie liée avec le Catholicisme, et les soubassements occultistes qu'il a souvent inspirés : ce serait une erreur, d'abord parce qu'elle lui est antérieure ; et surtout, parce que s'il est une gnose dans le Christianisme occidental, on la trouvera plutôt du côté de la Réforme, chez Jakob Böhme par exemple. L'Église romaine aime trop le spectacle et la fumée, celle de l'encens et des cierges, comme l'ancienne religion des Romains et ses mystères. La gnose est subtile mais pas fumeuse, tout au contraire, elle cherche la claire intuition. J'ai dit l'autre jour que Dominique était une gnostique matérialiste et athée, et la distinction n'est pas, là encore, aussi essentielle que l'on pourrait le croire.

Nous avons échangé quelques mots à ce propos en dégustant un ballon de vin de pays sur la grande place en face de l'église décorée comme une pâtisserie, regardant déambuler les noctambules dans la lumière des lampadaires et les ombres des grands arbres qui n'ont toujours pas perdu leurs feuilles. Le plus beau dans la nuit, était comme toujours le lent clignotement des feux tricolores. J'ai dormi chez Dominique. Il était bien trop tard pour rentrer.

Le monde se divise en deux camps : ceux qui souhaitent rester dans une communauté où tous sont semblables et pensent d'une même façon, notons qu'ils sont alors ce que nous appelons proprement des idiots ; et ceux qui souhaitent plutôt mettre toutes les manières d'être, tous les savoir..., dans

une même gamelle, et la partager. Eux aiment se nommer universalistes, mais notons encore qu'ils n'en sont pas moins ce que nous appelons proprement des idiots.

Pourquoi ? Parce que si nous prenions toutes les cultures, toutes les mœurs, toutes les connaissances, tout ce que des esprits humains ont généré, et que nous le mêlions dans une grosse marmite, il en résulterait un brouet inconsistant autant qu'insipide ; un tissu de contradictions sans épaisseur. Le monde se divise alors entre deux camps d'idiots ?

Mais non, ces camps, plutôt, n'en font qu'un, et ceux qui se croient plus universels que les autres, sont eux aussi des bandes d'idiots. Le monde se divise comme il le fit toujours en deux camps : celui des idiots, au sens littéral, et des hommes cultivés, car être cultivé fut toujours participer d'au moins plus d'une culture.

« Si tu considères que le génie du monde occidental fut d'avoir su jouer sur les deux figures du christianisme moyen-oriental, et des classiques gréco-latins », avait répondu Dominique à mes réflexions de la dernière nuit, « je suis d'accord avec toi, mais n'oublie pas que nombreux furent ceux qui les versèrent dans une même grande casserole, comme tu dis, pour en faire un brouet. »

« Bien sûr », lui ai-je répondu, « plus on mélange, moins c'est bon. » Puis me ravisant : « N'y vois surtout pas une critique de ta cuisine, bien au contraire. »

En vérité, je l'ai trouvée excellente. Je ne l'aurais pas crue si digeste. Elle m'a mis en grande forme.

J'aime la vodka. J'aime plus encore le gin, fait avec des baies de genièvre, mais il est une boisson que j'aime encore davantage, claire et transparente elle aussi : l'eau.

L'eau qui coule du robinet est très bonne ici. Elle a un goût d'eau de source. Dominique, consciente certainement de ce qu'il y a de précieux à obtenir une eau si pure en tournant un simple robinet, la conserve au réfrigérateur dans de superbes bouteilles : cylindres de verre fermés par un large bouchon métallique du même diamètre.

Je ne me lasse jamais de boire de l'eau fraîche, de préférence dans des verres à vodka, en petites gorgées que je déguste voluptueusement.

L'eau provoque une forte addiction dont on doit se méfier. Heureusement, on peut en boire beaucoup avant qu'elle ne nuise à la santé,

mais cela peut arriver, comme l'évoque René Descartes dans son *Traité de l'Homme*. Moi-même, j'en bois beaucoup. J'en bois trop. J'ai un tempérament qui me porte aux excès.

Je me suis réveillé seul dans l'appartement de Dominique quand le soleil se levait. Elle était partie pour un séminaire qui lui prendra la journée. Je commence à comprendre pourquoi elle n'a jamais changé son intérieur. Il était si beau avec les rayons de soleil qui plongeaient à travers les rideaux jusque dans les recoins des pièces, sur le rouge des tomettes, le noyer des meubles, et les infimes poussières qui flottaient dans l'air comme de minuscules cristaux.

Je n'avais pas encore remarqué son fabuleux désordre : des livres et des papiers partout, même dans la cuisine, des livres fermés, avec des quantités de petits bouts de papier qui dépassent des pages, des livres ouverts, des livres ouverts sur d'autres livres ouverts, Des feuilles emplies de son écriture fine, des feuilles dactylographiées corrigées au crayon et à l'encre rouge. Sur la table même de la cuisine, un verre plein de stylos et de portes mine. Sa cage d'escalier, je l'ai trouvée somptueuse, étroite mais somptueuse avec son jour tamisé bien qu'éclatant qui tombait de la verrière.

En traversant la place où nous nous étions assis, des nuées de migrateurs passaient d'arbre en arbre dans un mouvement continu et bruyant. Ils n'étaient donc pas repartis.

## Du peu de vérité

Qu'est-ce que la Gnose ? Qu'est-ce que ce mot veut dire ? Il veut dire connaissance. Il veut dire science. Dans *l'Évangile de Marie*, on le découvre malgré le peu de pages qu'il en reste. Marie de Magdala y reprend point par point la cosmologie de Ptolémée. Aussi peut-on se risquer à imaginer les passages disparus, mais on ne peut inférer aussi facilement ce qu'elle dit de nouveau et de proprement christique. On peut penser que ce ne soit pas très éloigné de ce qu'a écrit Ibn Arabi dans sa *Chimie de la Grâce*.

Évidemment, cette science est fausse, celle d'Aristote et de Ptolémée, nous le savons bien. Quel sens y a-t-il à s'emplier la tête de science fausse ? La question continue pourtant bien à se poser aujourd'hui. La science contemporaine est fausse elle aussi, nous le savons, du moins est-elle probablement fausse, car même de sa fausseté nous n'en sommes pas sûrs.

Nous cherchons toujours et il reste à trouver, et tout nous laisse penser que les réponses que nous trouverons ne viendront pas se caser dans les poches d'incertitude pour confirmer les théories. Ce que nous trouverons nous sera plutôt donné par des détails qui mettront tout sens dessus dessous, nous forçant à construire sur d'autres bases.

Anicet me répond que j'ai une grâce pour démontrer à peu près n'importe quoi. « Mais je ne démontre rien, Anicet, je montre. » Anicet sait aussi bien que moi que la physique contemporaine n'est pas consistante. Elle est auto-contradictoire, et la moindre des observations pourrait tout foutre en l'air, comme cela arriva si souvent. Il n'y a qu'à ouvrir un ouvrage scientifique qui n'ait même pas cent ans.

Il y aurait alors peu d'intérêt à perdre son temps avec des hypothèses provisoires présentées comme des vérités révélées, et il est peut-être légitime que nos contemporains soient si ignorants sur des questions pourtant élémentaires de physique. L'intérêt n'en est donc probablement pas là. « Je ne te le démontre pas, je te le montre. »

« Où est donc alors l'intérêt d'apprendre des sciences fausses, et en les sachant fausses ? »

« Les intérêts sont multiples et pourraient être considérés de nombreux points de vue. À moins que ce ne soit au fond le même intérêt : comprendre et savoir utiliser les techniques contemporaines, concevoir et percevoir le monde intuitivement, voilà pour les premières réponses qui me viennent à l'esprit. » Anicet ne me trouve toujours pas rigoureux.

« Bien sûr que si. Conçois ces systèmes comme des hypothèses de travail, et tu vois leur efficacité, non pas seulement comme moyens de conception, mais aussi de perception. Comment travaillerais-tu, toi personnellement, sans cette science, sans, par exemple, le paradigme d'électron. Ça ne veut pas dire pour autant que l'électron existe. Pour le moins, il interroge le concept d'existence, non ? Et ne me réponds surtout pas qu'il existe puisqu'on le mesure. Ce serait plutôt l'inverse.

« En somme », conclut Anicet, « tu me dis que ce sont des images, des métaphores. »

« Il ne faudrait quand même pas me prendre pour un ignorant J'ai le bac, un bac lettre. Et sais-tu sur quoi j'en ai passé l'épreuve de philo ? Sur un sujet scientifique, la science des rêves. » J'avais présenté à l'oral le livre de Sigmund Freud de 1901, *l'Interprétation des rêves*.

J'explique à Anicet que dans cet ouvrage, Freud parle beaucoup de métaphore. Il compare par exemple la condensation à des daguerréotypes surimposés donnant une image composite, et il précise : « pour faire une métaphore ». Et moi je me demandais en le lisant : pourquoi une métaphore ? Cette même question à propos du freudisme, je la renvoie donc, mais sous une forme inversée, vers la physique des particules : pourquoi pas une métaphore ? Mais en fait rien n'est moins clair que le sens de ce mot.

À l'âge mûr, j'ai relu ce livre. Je le relisais précisément il y a une vingtaine d'années sur cette même plage, où je rencontre souvent Dominique que nous sommes justement en train d'attendre par cet après-midi d'automne chaud et ensoleillé comme une journée de printemps. Voilà qu'à un moment j'ai levé les yeux, et j'ai vu passer un train. Nous sommes pourtant loin de toute gare et de toute voie ferrée. J'ai levé les yeux et je me suis dit : « Tiens, un train. » C'est ce qui m'a stupéfié, et m'a fait regarder autour de moi. Un hélicoptère passait au-dessus de ma tête et ce que j'avais pris spontanément pour un train n'était que le toit des automobiles partiellement cachées par le parapet, qui avançaient à la

queue-le-le, et qui m'avait fait identifier ce bruit à celui d'un train. L'image sonore et l'image visuelle s'étaient superposées, profitant de mon inattention, pour donner l'image composite d'un train qui longeait la plage.

« Où devrait-on y voir une métaphore ? Note que si tu ne connaissais pas le quartier et que tu voyais la scène en vidéo, tu verrais passer un train et n'aurais aucune raison d'en douter. Note aussi que nous devons bien malgré tout faire confiance à nos sens, mais sans oublier d'ajouter très vite "provisoirement". »

Anicet admet comprendre tout ce que je dis, mais ne pas percevoir la suite logique de mon raisonnement. C'est évidemment parce qu'il n'y a pas de suite, car il n'y a pas de raisonnement. Je ne démontre pas, je montre. Maintenant, si l'on n'a rien de mieux à faire, on peut toujours tracer des inférences dans un sens ou dans l'autre.

« C'est ainsi que je procède. Je note d'abord des évidences, puis je trace éventuellement entre elles des inférences, car note que nous devons bien nous fier aussi à la raison, mais là encore en nous empressant d'ajouter "provisoirement". »

Anicet est resté un moment songeur en regardant la mer, paraissant attentif au bruit des vagues. Nous étions sur la terrasse d'un restaurant au-dessus de la plage qui reste ouvert quasiment toute l'année.

Personnellement, je préfère le bruit des vagues sur les galets plutôt que sur le sable. On peut pourtant dans les deux cas, si l'on est attentif, se surprendre du bruit que fait l'eau en les remuant.

« Mais nous n'atteindrions alors jamais de certitude. » Dit enfin Anicet. « Bien sûr que si. Si nous n'accordions aucun crédit aux impressions des sens et aux inférences de la raison, ni ne les interprétions, nous n'aurions rien à corriger et n'avancerions pas. Et entends bien ici "corriger" dans le sens où le mouvement corrige le déséquilibre de la marche. – Nous nous rapprocherions peut-être ainsi de la certitude, mais sans espoir de ne jamais l'atteindre. – Bien sûr que si, car le plus souvent l'hallucination ou le raisonnement fallacieux sont bien les moyens par lesquels l'évidence commence par se manifester. »

« Tout ce que tu m'as dit là me fait mieux entrevoir ce que les surréalistes avaient trouvé dans l'interprétation des rêves ; et je te comprends mieux quand tu dis que le Surréalisme est un empirisme, et que sa critique de la rationalité se situe moins du point de vue de l'irrationnel

que de l'expérience, et même du pragmatisme », me dit Anicet après un autre long silence pendant lequel j'ai tout loisir d'écouter avec attention le bruit du sable roulé par les vagues.

Mais Anicet ne perçoit plus maintenant le rapport avec la Gnose. Pour dire vrai, moi non plus. Peut-être n'y en a-t-il pas.

Ce ne sont que des étiquettes. Peut-être suffit-il de soulever les étiquettes pour voir le rapport.

Dominique nous a rejoints en passant par la plage. Elle a descendu les escaliers un peu plus loin pour marcher dans le sable, longeant les vagues au plus près. Le sable s'accommode bien à sa silhouette et son large foulard, et à son pas de lionne, souple et stable.

La coiffure de Dominique n'est pas proprement rasta. Elle se fait une large tresse gonflée par ses cheveux légèrement crépus. C'est le bandeau noir avec lequel elle ceint son front qui lui en donne l'air. Elle le laisse visible sous son voile qu'elle porte très en arrière, quand elle ne le rabat pas complètement sur ses épaules.

## Des prothèses de l'esprit

Je me suis levé tard. J'ai mis mon système à niveau cette nuit. Il y a longtemps que j'aurais dû le faire, mais cette opération me rend toujours un peu nerveux. Je viens d'installer la dernière version de maintenance à long terme du printemps 2018. Il est toujours bon de garder un peu de retard dans les mises à jour, et de laisser aux développeurs le temps de parfaire la compatibilité de tous les programmes et des divers modules. On a alors une version bien stable et bien testée.

J'ai passé une part de la nuit à vérifier que c'était bien le cas. Tout s'est déroulé sans anicroche en même pas trois heures. En découvrant la nouvelle version d'un système, on ne résiste pourtant jamais à tout explorer et à tout tester sans attendre le lendemain.

J'ouvre généralement la fenêtre du terminal pour voir le détail des opérations qui s'accomplissent pendant l'installation. Je sais que le processus est entièrement automatique, que je n'aurai pas la main jusqu'au redémarrage du système, si ce n'est pour cocher quelques boîtes de dialogue, et que je ne fais ainsi que ralentir la machine, gaspillant d'infimes mais précieuses ressources.

Je ne comprends à peu près rien au code qui défile sous mes yeux, souvent trop vite pour que je puisse seulement le déchiffrer. J'en éprouve pourtant un émerveillement toujours renouvelé.

Cet émerveillement est aux antipodes de toute impression de mystère. J'ai codé assez fréquemment pour savoir que le code est une chose simple. Je le sais d'autant mieux que je n'ai jamais écrit plus que de petits scripts bien élémentaires. Il n'y a rien de mystérieux dans tout cela, ni dans la formidable accumulation de code qui permet de réinstaller un système et tous ses programmes en moins de trois heures sans coup férir.

Le plus fascinant est d'imaginer la quantité de gens qui ont écrit et mis bout à bout cette quantité de lignes de code, de code qui lance l'exécution d'autres lignes de codes, qui entrecroisent les commandes, utilise des langages différents ; et d'imaginer que ces gens ne se connaissent pas, ne sont pas coordonnés, et moins encore dirigés par quelque autorité. Le code seul suffit, avec ses règles de syntaxe élémentaires et la logique la plus

basique, à construire ensemble un ouvrage si considérable. Pas même un intérêt commun ne les unit. Il n'est qu'à lire la diversité des avis et des critiques qui s'expriment souvent vivement de par le monde sur les divers forums de développeurs.

Il en devient cocasse d'entendre tant de justifications éthiques de la programmation libre, alors qu'elle est un impératif technique. Ça ne pourrait pas fonctionner autrement. Ses modalités de production sont techniquement inadaptées à la propriété et à la hiérarchie.

Même si la part la plus spectaculaire et la plus consommatrice en ressources de ses usages obéit des motivations policières et commerciales, la programmation a besoin de s'exercer sans les brides de la propriété et de la hiérarchie. On le voit intuitivement sur un terminal, dans ces torrents de lignes de code, dont aucune ne saurait dépasser l'entendement d'une intelligence des plus moyennes, mais dont l'ensemble est inaccessible à toute autorité de coordination.

Aussi est-il cocasse encore, malgré un usage généralisé des divers objets informatiques, que personne ou presque ne soit capable d'imaginer des formes d'organisation moins autoritaires que la démocratie, mais l'inverse. Et cela est visible, visible de ses propres yeux, dans le défilement rapide des lignes de commande sur la fenêtre d'un terminal, comme les nuées de migrants qui volent d'arbre en arbre dans un mouvement incessant. Les contraintes de la démocratie seraient trop pesantes sur l'autosuffisance des règles des langages comme sur celle des lois de la logique et de la mathématique ; de telles choses sont vives comme du vent.

Le plus merveilleux est encore que ça marche, mais que ça ne marche en réalité pas si bien. Il y a toujours de plus ou moins légers bogues. Les erreurs de codage provoquent toujours quelques dysfonctionnements, parfois si légers que personne ou presque ne les remarque, ne les signale ni ne les corrige. Dans bien d'autres activités, de tels grains de sable bloqueraient tout ; dans l'informatique c'est le contraire, plutôt que corrompre leur environnement, c'est ce dernier le plus souvent qui endigue la contagion avec une étonnante consistance. Les règles des langages sont souples, du moins jusqu'à un certain point. Non seulement elles fonctionnent avec des erreurs, mais les erreurs elles-mêmes fonctionnent aussi parfois, pourrait-on dire : le bogue devenant fonctionnalité.

C'est ce qui me rend toujours nerveux quand j'installe une mise à niveau, ces milliers de paquets téléchargés à plus de mille kilobits secondes, et qui s'installent pour ainsi dire seuls, sans du moins que nulle intelligence humaine ne puisse plus intervenir jusqu'au redémarrage, ni sans que le moindre grain de sable vienne tout compromettre. Je ne peux m'empêcher d'être anxieux, et j'en demeure pourtant toujours aussi émerveillé, comme un chat regardant passer les migrants.

Il fait doux, comme si le printemps revenait déjà, mais les jours sont si courts ! Dans moins d'une dizaine, le soleil va commencer à se coucher quelques secondes plus tard. Il va pourtant continuer à se lever toujours plus tard pendant une bonne dizaine de jours encore, puis le temps d'ensoleillement va s'allonger par les deux bouts de plus en plus vite.

L'homonymie en français entre le jour qui désigne la lumière et le jour qui désigne la durée est agaçante. Elle m'a contraint à remanier mon précédent paragraphe. Je n'en connais pas l'équivalent en d'autres langues. Le rapport entre la notion de durée, celle des jours, et la notion d'ensoleillement, celle du jour, n'est pas élémentaire au point qu'un même mot suffise.

Je songe en disant cela qu'il est un autre rapport entre lumière et durée : celui de la vitesse de la lumière, qui est une constante, et un seuil au-delà duquel nulle vitesse ne peut aller. Voilà qui est pour le moins paradoxal. On apprend à l'école primaire que lorsque deux objets se déplacent dans la même direction, on soustrait les vitesses ; quand ils s'éloignent l'un de l'autre, on les additionne.

On ne nous l'apprendrait pas, on le devinerait seul. Pourtant, si un faisceau de lumière va dans la même direction qu'un objet en mouvement, on n'additionne ni ne soustrait rien. La lumière se déplace dans un sens ou dans l'autre à la même vitesse, c'est une constante. C'est pourquoi Albert Einstein avait d'abord appelé « théorie des constantes » ce qu'il nomma finalement « théorie de la relativité ». La relativité doit bien être relative à des constantes, non ?

Un nouveau système contient toujours des fonctionnalités qu'il n'est pas facile d'évaluer dans une première approche. Les habitudes en sont parfois perturbées, et un temps est nécessaire pour y trouver de réelles améliorations. Le système que je viens d'installer contient une nouveauté qui m'a immédiatement séduit : le *mode nuit*. Le mode nuit baisse la

luminosité de l'écran avec une belle teinte ocre-rouge de crépuscule. Cet éclairage repose sensiblement les yeux.

La photographie qui me sert de fond d'écran y prend un air de fin du jour, la fin d'un jour semblable à aujourd'hui, avancé dans l'automne, avec un ciel bleu légèrement voilé, un soleil doux. On ne voit pas le soleil sur la photo, on voit seulement qu'il n'est pas encore couché, se perdant déjà dans une brume lointaine qu'on ne voit pas non plus, mais chauffant encore et restant lumineux. C'est un jour pré-crépusculaire. (Voilà que l'homonymie du mot me gêne encore.)

J'ai longuement parlé avec Dominique de sa thèse sur Ibn Sinan. Ne pas confondre avec Ibn Sina, connu en Occident sous le nom d'Avicenne. Ibrahim Ibn Sinan est un philosophe des mathématiques du dixième siècle, né et mort à Bagdad.

J'avais déjà parcouru son œuvre maîtresse, sur l'analyse et la synthèse. Je l'avais d'ailleurs plus déchiffrée que lue, dans le texte arabe, avec des chiffres indiens et tout le système d'écriture des mathématiques particulier du Moyen-Orient médiéval. C'est une expérience forte qu'aborder les mathématiques avec un système de notation tout différent.

Tout est différent, même la façon de poser les multiplications. (La manière contemporaine est astucieuse, mais peut-être moins intuitive). Tout revient au même bien sûr, et l'on retrouve vite ses marques, mais ce n'en est pas moins un exercice salubre qui nettoie l'esprit de ses automatismes, et lui fait tout redécouvrir avec des yeux neufs.

## Des hallucinations linguistiques

Le petit jour était d'une clarté irréaliste. Je me suis arrêté d'attacher les volets pour regarder mieux, craignant d'être encore mal émergé de mes rêves. La netteté cristalline de la lumière, les nuages effilés à contre-jour sur l'horizon, étaient bien irréels.

Il n'est pas que les crépuscules, les aubes aussi sont toutes singulières. Je suis resté quelques instants à scruter le jour naissant, puis je suis rentré, stupéfait d'être là, quand le froid commençait à me pénétrer.

Dominique a une conception très personnelle des mathématiques. Je ne savais pas qu'elle était autant attachée à ces questions. Depuis que j'ai su qu'elle avait rédigé une thèse sur Ibn Sinan, je me doutais bien qu'elle ne les ignorait pas, mais pas qu'elle s'en préoccupât à ce point.

Dominique a fait un parcours pas si rare chez les gens de notre génération qui s'étaient fortement impliqués dans les mouvances révolutionnaires d'après 1968. Ceux qui n'étaient pas rentrés dans le rang des partis et des syndicats, ont cherché une voie plus radicale en remontant, littéralement, aux racines. Ces racines avaient deux principales ramifications : d'un côté, un existentialisme post Heideggerien, post sartrien, demeurant, dans le meilleur des cas, fumeux, au mieux poétique, trop fumeusement poétique, alors que la poésie demanderait, au contraire, la plus cristalline clarté ; de l'autre, la pragmatique, le positivisme logique, et leurs liens avec la philosophie des sciences et des mathématiques. Ce fut la voie que Dominique trouva royale à sa radicalité.

Rien n'exige ni ne cultive une posture d'esprit plus radicale que les mathématiques. Les nombres sont comme des enzymes (je ne sais plus quel mathématicien a déjà dit cela), auxquelles rien ne résiste, sinon les certitudes tangibles, qu'ils mettent au jour et où ils prennent leur rigueur.

Personnellement, je trouve que l'usage courant des mathématiques fait trop systématiquement appel à ses langages spécifiques. Je pense au contraire qu'on n'a jamais tort, autant qu'il est possible, de revenir à la langue naturelle, à la parole, dans la démonstration mathématique. Je suis convaincu par ailleurs que le calcul ni le raisonnement ne peuvent faire

l'impasse sur la parole. L'intelligible s'entend, je veux dire s'entend avec les oreilles.

Dominique va plus loin. Elle trouve le langage mathématique obsolète. Dominique pense que le langage des mathématiques devrait être totalement reconstruit. Nous devrions, selon elle, en finir d'abord avec le système décimal. L'informatique y a déjà renoncé. Il est impropre à manipuler des grands nombres, sans être davantage intuitif pour les plus petits.

Dominique est revenue me voir chez Hannah, qui ne doit pas rentrer avant demain, et cette fois elle est restée dormir. Non, je n'ai pas eu envie de la raccompagner. Je sais que la maison d'Hannah est moins confortable que la sienne, mais avec cet automne qui prend des airs de printemps, avec juste assez d'humidité pour protéger du froid à l'aube, et assez de soleil pour en profiter en début d'après-midi, elle ne risque pas une fluxion de poitrine.

Et puis l'air est sain ici. Le vent vient directement du large ces jours-ci. Il sent fort la mer, et peu les émanations méphitiques de la ville, comme dans son quartier. Voilà ce qui rend les bronches fragiles et sensibles au froid. Ici, on est bien, avec seulement les vagues, les vents et les cailloux. Alors Dominique est restée et nous avons dîné ensemble.

J'avais justement attrapé deux belles dorades, enfin pas si grosse, mais bien suffisantes pour deux. « Tu mets de l'ail avec des dorades ? » S'est étonnée Dominique.

« Je mets de l'ail à peu près dans tout, et notamment où j'ai envie. Tu mets bien des poivrons grillés et du poivre dans ta cuisine », lui ai-je répondu. « En Espagne on en met aussi dans le poulet, et c'est très bon. »

J'ai acheté une combinaison de plongée d'occasion. L'eau est quand même bien froide maintenant.

Les langages, rien n'est plus important. Je n'hésiterais pas à parler d'un sixième sens à leur propos. Oui, un sens, qui comme les autres, produit des données des sens, et même des hallucinations des sens, celui-ci plus encore que les autres. Les hallucinations linguistiques, il y aurait tout un travail à accomplir sur la question.

On n'imagine pas combien les hallucinations linguistiques sont fréquentes. Tiens, la dernière ne date pas plus que de ce matin. J'ai regardé l'horloge numérique de mon boîtier internet, et j'ai lu : 10 - 40. Dix heures

quarante, j'avais bien le temps avant que Dominique n'arrive. Pour en être bien sûr, j'ai consulté ma montre en arrivant dans la cuisine, ma montre de plongée à aiguilles : déjà onze heures moins vingt ! me suis-je mentalement exclamé, avant de comprendre qu'il ne s'était pas passé une minute et que l'heure était la même.

Voilà le genre d'hallucinations linguistiques auxquelles nous nous laissons aisément tromper, moi du moins. Une simple façon de dire est susceptible de modifier profondément nos impressions. Dans le cas présent, nous nous détrompons aussi vite et aussi facilement que nous nous y étions laissés prendre, mais il en est d'autres plus insidieux. Les langages des mathématiques, et ceux des logiques formelles, sont susceptibles de se faire aussi hallucinatoires que les autres. L'exemple que j'ai donné, la notation des heures est d'ailleurs aux marges des mathématiques.

Entre le dix-neuvième et le vingtième siècle, on vit des efforts méritoires pour forger de nouveaux langages des mathématiques et des logiques formelles qui échappassent aux hallucinations. Il en résulta seulement les langages de la programmation, ce qui est très intéressant, et admirable sans doute, mais fort éloigné du but.

Le détail que Dominique avait négligé est que l'hallucination n'a pas forcément des effets néfastes, au contraire. Elle est le plus souvent plutôt heuristique, comme j'avais tenté de le montrer à Anicet. Dominique a été troublée par ce point de vue auquel elle n'avait pas pensé.

Il arrive souvent que nous soyons sauvés par ce que nous ne pouvons nommer autrement que des hallucinations, peut-être encore des oracles. Je ne pense ici qu'à de petits saluts, des miracles quotidiens, qui nous sauvent une journée de travail ou un plat cuisiné, mais il arrive aussi que la vie même soit en jeu.

Sans seulement chercher à comprendre, on le reçoit comme un présent, pour lequel on ressent un besoin de rendre grâce. Rendre grâce à qui ? C'est là que n'est pas proprement la question. Dieu, les saints, les dieux, les anges, le grand esprit de la montagne... Qu'importe le destinataire, seule vaut la reconnaissance. À mon sens, le plus beau témoignage de reconnaissance consiste à se donner la peine de chercher à comprendre. Je veux dire identifier mieux la source de la grâce, la rejoindre disons.

Le corps de Dominique est fin et fragile comme celui d'une gazelle. Je ne sais ce qui dégage en elle cette impression d'une robustesse de lionne.

Peut-être un certain flegme, quoique rieur, et nonchalant toutefois, nonchalant quoique vif, rapide. Je ne sais.

Aujourd'hui Dominique s'est fait plusieurs tresses, plutôt qu'une seule, épaisse, partant de l'arrière du crâne. Moi, je n'aurais jamais sa patience.

Sous ses lunettes de soleil, Dominique s'est maquillé les yeux de bleu, les paupières ; et ses sourcils, en blanc sur sa peau sombre. C'est très beau. En vérité, je ne manque pas d'être troublé à converser de mathématiques devant un tel regard. Je trouve cependant le choix des tons particulièrement adapté.

Se pourrait-il qu'elle se soit dit : « Nous allons probablement échanger des remarques critiques sur la mathématique. Jean-Pierre semble s'intéresser à mon travail. Quel maquillage conviendrait le mieux ? » Non, je la crois trop spontanée. Ça tombe juste, c'est tout.

## Des chiffres et des nombres

Dominique développe une conception particulière des nombres, m'explique Anicet. Il connaît Dominique depuis plus longtemps que moi, ils ont déjà échangé assidûment sur cette question et même avec le groupe plus large qui participe et correspond par-delà les mers et les montagnes.

Plutôt que reprendre la conception algébrique communément acceptée qui considère les nombres comme des ensembles d'unités, m'explique Anicet, Dominique y voit au contraire des divisions de l'unité.

« Qu'est-ce qui détermine cette division ? » Me suis-je risqué. « Je veux dire, qu'est-ce qui fait que l'unité sera divisée en deux, en trois ou en  $n$  ?

– Toi bien sûr. Tu feras du moins ton choix de sorte que le dénominateur corresponde au mieux aux objets que tu mesures. Par exemple, il n'y aurait pas beaucoup de sens à diviser en centimètres les feuilles A4 de tes cahiers, mais bien davantage en pouces, qui feront tomber juste tous tes pliages. C'est pourquoi tous les métiers de l'imprimerie ont majoritairement gardé le pouce comme unité de mesure. »

Je fais observer à Anicet qu'il parle là de ce que nous appelons le plus communément des bases : base décimale, base duodécimale, base hexadécimale, binaire... Dominique n'est pas près d'obtenir la médaille Fields avec ça.

« Tu as raison », me confirme Anicet, « nous parlons bien de bases. Note alors que tu n'aurais pas de nombre si tu n'avais pas de base, si ton nombre n'était pas décimal, hexadécimal ou binaire, car c'est l'essence même du numérique. Dominique a raison : avant d'ajouter ou de soustraire des unités, ou de te livrer à toute autre opération arithmétique ou algébrique, tu dois d'abord avoir divisé une unité première dont tes unités sont les fractions. »

« Ceci te semble un sophisme ? » Répond Anicet à mon regard. « Est-ce encore un sophisme si tu comprends qu'il en découle pour le moins que tu ne peux obtenir de valeurs quantitatives sans avoir déjà appréhendé une unité qualitative, soit un concept ou un paradigme ? »

« Reconnais », ajoute-t-il, « que nous ne sommes plus alors sous le registre des fondements de l'arithmétique de Gottlob Frege.

– Frege ne s’occupait que des seuls fondements de l’arithmétique.

– Mais c’est bien de quoi nous parlons. »

« Il s’agit bien d’un retournement essentiel », insiste Anicet. « Ernest Rutherford disait que le qualitatif est du quantitatif pauvre. Nous devrions plutôt dire, à la suite de René Thom, que le quantitatif est du qualitatif pauvre. »

Personnellement, je n’aime pas ces formules à l’emporte-pièce. Mon esprit est bien trop paresseux et brouillon pour que je ne sache pas pourquoi je préfère jongler avec du qualitatif, plutôt que me fatiguer à mesurer et compter avec la plus haute précision, et je sais ce qu’il m’en coûte. Heureusement que d’autres le font à ma place, desquels je peux toujours regarder par-dessus l’épaule. Ceci dit, je sais bien que l’esprit de Thom n’était ni paresseux ni brouillon, bien sûr.

Comment voulez-vous avoir un paradigme de poids sans connaître la pesée et donc sans unité avec lesquelles mesurer ? Comment avoir des kilos et des grammes sans avoir déjà la balance, au moins le principe du levier ? C’est la question de la poule et de l’œuf reportée sur le qualitatif et le quantitatif. Pauvres ou non, c’est en passant perpétuellement de l’un à l’autre qu’ils s’enrichissent. Sans que je me souvienne y avoir lu cette idée énoncée textuellement, c’est ce que je retiens de ma lecture d’Ibn Sinan.

L’air est chargé d’une odeur enivrante de jardin humide tandis que nous parlons. Il a plu légèrement cette nuit, suffisamment pour que la terre décharge toutes ses fragrances.

Un ami de Dominique m’a confié sa maison pendant qu’il est en déplacement. Il a eu raison, car sa demeure tient plutôt du cabanon. L’eau s’insinue pendant les fortes pluies, et peut causer des dégâts si l’on ne l’éponge pas sans délai, et un simple coup de coude suffirait à fracturer la porte ou une fenêtre.

Elle est à flanc de colline, au bout d’une longue et tortueuse ruelle interrompue de quelques escaliers. Comme celles avoisinantes, elle est cernée d’un petit jardin que je suis aussi chargé d’entretenir. Je n’aurai pas à l’arroser aujourd’hui.

Malgré son aspect sauvage, le lieu n’est pas si isolé. Je ne suis pas loin du centre. Il me suffit de descendre la longue ruelle pour me trouver sur une vaste place où passent de nombreux bus qui me conduisent à proximité de chez Dominique et à deux pas du métro. En débouchant de la ruelle, je

trouve tout de suite sur ma droite une grande surface ; en face, une poste, et à gauche, sur une avenue ombragée de platanes, un bar comme on n'en trouve plus beaucoup, avec une large terrasse sur l'allée, et à l'intérieur, après la salle, une autre grande terrasse en bois qui surplombe une modeste rivière aux eaux boueuses, mais qui chantent d'une bien belle façon, en chœur avec les oiseaux qui y peuplent une végétation dense.

C'est là que j'ai proposé à Anicet de me rejoindre ce matin, avant que nous ne montions ensemble déjeuner au bout de l'abrupte ruelle. Je craignais qu'il ne l'eût jamais trouvée si je ne lui avais pas donné rendez-vous près de l'arrêt du bus.

« C'est chouette ce coin », a-t-il jugé en arrivant, se penchant à la fenêtre en s'essuyant le front. « On ne se douterait pas qu'il en puisse exister. » J'ai remarqué en effet, quelque temps qu'il fasse et quelque façon dont on s'habille, on arrive toujours en sueur. « Tu es en pleine garrigue ici », a remarqué Anicet, « tu dois aimer t'y promener dans les cailloutis. »

J'y cueille des herbes. Il y a beaucoup de thym, de sauge, de sarriette..., du fenouil aussi, et de la lavande. J'en ramasse pour Hannah et pour Dominique. J'ai proposé à Anicet d'en prendre s'il en voulait.

Olivier, celui qui m'a confié sa demeure, cultive un potager bien garni, suffisant pour une ou deux personnes. Il fait des conserves et des confitures pour la saison froide.

Dominique est déjà venue depuis que je me suis installé. Nous avons passé une journée entière dans la garrigue. Nous avons grimpé la côte sur quelques centaines de mètres au-dessus de la maison, avant de redescendre dans un vallon où une pinède a miraculeusement échappé aux incendies estivaux. Puis nous avons encore grimpé, jusqu'à ce que les rochers rendent la progression impossible sans équipement. Elle paraissait se sentir merveilleusement bien, et je la voyais merveilleusement belle dans ce décor peu hospitalier pourtant, aux roches coupantes et aux épines agressives, et par cela justement, sensuel.

Depuis, je rêve toutes les nuits de Dominique. Je la vois m'attendre sur le balcon de ciment peint en vert pâle, marcher sur les sentiers qui traversent les cailloutis ou les pinèdes, grimper sur les rochers, cueillir précautionneusement une figue de barbarie, ou m'attendre encore dans les

escaliers de pierre, étroits et cernés de branchages qui débordent des murs bas, droite et souple comme un fin roseau.

Dans mon esprit, s'est créé un étrange lien entre elle et ce lieu. J'ai rêvé aussi d'elle dans son quartier, mais toujours de nuit, ou à la tombée du jour. Les immeubles y étant devenus plus petits, plus vétustes, les rues plus étroites et tortueuses ; des rues de villages avec des murs de pierre, faiblement éclairées de leurs orange, les rendant étranges et belles.

Je rêve beaucoup de Dominique ces jours-ci. Elle est en train de me charmer. Puis quand je me réveille, je mesure toujours combien il est pitoyable de noter les chiffres hexadécimaux avec des chiffres arabes et le renfort de quelques lettres latines. C'est une grotesque régression depuis que Leonardo Fibonacci a introduit le zéro et les chiffres arabes en Europe. C'est comme s'il avait voulu utiliser le système décimal avec des chiffres romains.

## Des olives cassées

L'expérience m'a convaincu qu'il est indispensable, pour comprendre, de prononcer. Je ne veux pas dire que le langage serait indispensable à la pensée. Non, la pensée n'en a pas un si impérieux besoin ; elle n'est pas spécifiquement linguistique, mais les langages sont ses outils, comme, pour notre corps musculaire, des marteaux, des pinces et des clés. On doit bien savoir alors que la véritable interface entre l'esprit et ses outils linguistiques est sonore. L'organe avec lequel on les saisit est l'oreille.

Bien sûr le signe écrit a une plus grande puissance que le signe oral. Il permet d'enchaîner des inférences à longues portées ; mais je parle de comprendre. Le signe écrit, on le prononce, au moins mentalement, quand on le lit et quand on l'écrit, et plus encore, du fond de la gorge, là où les cordes vocales avoisinent l'oreille interne, bref on l'entend.

C'est la grande difficulté lorsqu'on lit, par exemple, Ibn Sinan dans le texte : prononcer l'écriture mathématique arabe. Oui, une fois qu'on sait lire les chiffres indiens, on peut toujours les prononcer mentalement en français, ainsi que tous les opérateurs. Et pourtant ce n'est pas si évident. La chose mathématique y prend du flou. C'est une expérience à faire pour bien entendre ce que je dis.

Depuis que j'ai lâché, sans même y avoir beaucoup réfléchi préalablement, que les particules n'existaient pas, je rédige pas mal de courriels. Je reçois souvent ceux des amis de Dominique et d'Anicet, et, naturellement, j'interviens. Aussi on me répond, et j'avoue que je ne sais souvent quoi rajouter.

C'est que l'affaire n'est pas sans importance. Qu'on songe à la place de l'électronique dans le monde contemporain, l'omniprésence de l'électricité, le besoin perpétuel dans lequel nous sommes de trouver une prise.

Imaginons qu'on apprenne que les particules n'existent pas, et donc les électrons. On ne sait le trouble, la panique peut-être, qu'il en résulterait. Imaginons les abonnés hébétés devant leur facture au tarif conventionné. « Mais pourtant », se diraient-ils en actionnant leurs commutateurs, « elle existe. »

Oui, l'électricité existe, mais il faudrait l'expliquer autrement. Le courant existe, oui, mais le courant de quoi exactement ? C'est que l'usage des mots donne à ce qu'ils désignent d'étranges impressions de réalité. Oui, une panique.

Déjà les gouvernements ont commencé à s'inquiéter de ce que le public devrait croire ou ne pas croire. On n'avait plus vu ça depuis le Saint Empire. Les gouvernements n'imaginent pas quelle boîte de Pandore ils ont ouverte là. Les autorités publiques et privées sollicitent déjà des scientifiques, des vrais, agréés par les gouvernements, pour expliquer aux spectateurs, auditeurs et autres internautes ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Ils seront chargés d'expliquer pourquoi l'on peut être assuré que les particules existent, et donc les électrons. Comment sauraient-ils en être si assurés eux-mêmes ?

Il est vital pour les fournisseurs et les gouvernements que chacun croie à leurs électrons conventionnés.

Presque tous les jours, je vais assister à l'ouverture du magasin de fruits et légumes en début d'après-midi. Je dois dire que c'est précisément à l'heure où le soleil fait un rapide passage sur la terrasse du grand bar, dans ces temps où les jours sont les plus courts de l'année.

L'installation de leur étalage m'impressionne. Ce sont des hommes relativement jeunes et débordants d'énergie. Ils tirent le rideau de fer entre midi et demie et trois heures, et le démontage comme l'installation de leur devanture sont ingénieusement conçus mais pas des plus simples. Ils s'en chargent avec des gestes énergiques et précis, et avec un souci évident d'esthétique.

Je ne les ai encore jamais vus démonter. À cette heure, la terrasse est envahie d'ouvriers et de lycéens qui viennent prendre leur repas. Ce n'est pas le bon moment pour s'arrêter.

Leur système, ingénieux et bien rodé, est cependant plutôt complexe pour une installation quotidienne, mais ils sont rapides. J'aime les regarder faire, et je sens qu'ils y trouvent eux aussi du plaisir.

Ils accordent un soin tout particulier à la rangée d'ananas qui couronne le grand étalage sur une charrette à bras qu'ils calent entre les deux portes, chargée d'avocats de kiwis, de pastèques, de noix. Elle magnifie toute l'installation, et lui donne une impression d'abondance.

Ils sont dotés d'une énergie contagieuse. On ne les voit jamais les bras ballants, ou appuyés contre un mur ou assis à la caisse. Quand ils ne déchargent pas des cageots de leur camion en courant presque, ou ne rangent pas, avec goût mais énergiquement, les denrées dans les étals, ils plaisantent entre eux ou avec des clients, rient bruyamment et avec force gestes. Ils ne paraissent jamais fatigués, même au soir avant de fermer. Ils arborent des sourires hollywoodiens auxquels les clientes ne paraissent pas insensibles.

Ce sont des Syriens, plus exactement des Syriaques. Ils parlent un excellent français avec un très correct accent du Sud-Est. Ils parlent bien sûr le syriaque, « la langue du Christ » m'a dit l'un, et l'arabe, et aussi un excellent anglais, et quelques-uns l'allemand encore. Ils viennent prendre le café au bar où je m'arrête avant l'ouverture. Quelquefois, l'un ou l'autre d'entre eux vient seul au cours de la journée, et nous avons parfois échangé quelques mots. C'est là où j'ai attendu aujourd'hui l'arrivée de Dominique.

« Je n'ai jamais cru que je verrais la révolution dont il était question dans nos publications de ma jeunesse », m'a-t-elle confié devant un ballon de rosé du pays. « Je n'en ai non plus jamais parlé de manière à laisser penser le contraire. J'y voyais surtout un mythe agrégateur. Si j'avais dû croire à quelque chose, c'est à ce que ce mythe inspirait : du courage, de la sagesse et de l'entraide. Je ne pourrais pas dire que je n'y crois plus, je n'y ai jamais cru sauf à ce qu'il inspirait. La question n'est pas là de toute façon, elle est plutôt : assure-t-il toujours sa fonction ? »

« Depuis aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire humaine, les mythes se déplacent. Ils changent de significations et de formes. Ils s'altèrent, littéralement ils deviennent autres, d'autres mythologies. Ils perdent leur vertu si l'on cherche à les conserver. Ils deviennent conservateurs, ou bien ils renaissent en changeant de peau. Les mythologies m'intéressent peu pour ce qu'elles sont, seulement pour ce qu'elles inspirent. »

« Le mythe d'un changement des rapports de production sous l'action de conseils a une faiblesse constitutive. La même d'ailleurs que celui dont il s'est inspiré : Celui des premiers colons de la Mayflower qui se sont établis en Amérique du Nord, et qu'il a si bien inspirés pour nouer des

contacts avec des peuples si éloignés d'eux. Tout y était, ne manquaient que les réflexions sur le travail et ses rapports technologiques. »

« Cette faiblesse repose sur la croyance que des assemblées seraient capables de prendre des décisions rationnelles, ou seulement raisonnables. Un homme saurait prendre de telles décisions dans l'action, ou un groupe très petit, très lié, en se trompant peut-être, mais en faisant des fautes raisonnables. Croire qu'un comité délibératif en serait capable, c'est évidemment une illusion grossière, même en cherchant appui sur les lois de la mécanique et des mathématiques. »

« On a inventé le moteur à piston, et regarde autour de toi sur l'avenue l'usage qui en a été fait. On a inventé la physique quantique et des langages qui commandent aux dispositifs mécaniques, et regarde autour de nous en ce moment même les usages qui sont faits des ordinateurs de poche. On a inventé l'imprimerie et l'on en a fait des livres de prières, quand ce ne fut pas de sorcellerie. Ce monde n'a jamais avancé sous l'impulsion de comités, fussent-ils du peuple, de ses représentants, de sages ou d'actionnaires. Ceux-ci ne produisent jamais rien d'autre que des divagations, de vaines errances sans but ni raison.

– Et alors ? Dis-je.

– Et alors tout continue, non ? Ce pour quoi nous luttons, nous savions bien que ça ne se réglerait pas en quelques jours. Nos ancêtres ont-ils quitté le néolithique en quelques jours ? Nous ne pouvons qu'avancer à tâtons, en prenant soin de ne pas nous engluer, en nous armant de patience, et en nous méfiant des merveilleux éclats ; nous avons tout le temps, et nous ne sommes pas sans armes. Nous avons tout le temps d'apprécier ces délicieuses olives cassées, et ce timide soleil de décembre. Tu les as achetées en face ? »

## Le passage des nuages

Les façades sont belles en ville, surtout le haut qui se découpe sur le ciel, les derniers étages, les gouttières en surplomb et la ligne ondulante des tuiles que l'on y voit souvent affleurer ; et le ciel derrière avec ses grands nuages qui passent. C'est grandiose vu de la terrasse d'un bar, dans la surprenante tiédeur d'un après-midi de fin décembre.

On ne se lasse pas d'y regarder glisser les nuages. Toujours différents ; on ne verra jamais passer deux fois le même, alors, quand on se prend à les regarder, on n'a plus envie d'en laisser filer un seul ; on sait bien qu'on n'aura plus jamais une chance de le revoir.

On pourrait les photographier, mais ça ne changerait rien. Les nuages continueraient à passer pendant qu'on regarderait leurs photos. Elles rendraient plus insoluble encore qu'elles ne le résoudre le problème du passage des nuages.

On a l'impression trompeuse d'une fugace abondance, alors qu'il s'agit de bien autre chose, de son contraire, la fugace singularité.

J'ai tenté d'expliquer tout cela à Olivier, mais il a fait mine d'en être déjà informé. Je n'en suis pas si sûr. Vaste est le champ de ce que tout le monde croit savoir. J'imagine que si chacun était aussi bien renseigné qu'il le pense sur la singularité de chaque nuage, on verrait plus de gens le nez en l'air, que penchés sur l'écran de leurs ordinateurs de poche, et ce serait finalement une bonne chose.

Pourquoi ? Déjà, parce que pendant que vous êtes le nez en l'air, vous ne travaillez pas beaucoup. Ce serait donc une forte incitation pour la recherche technologique à accroître la productivité et laisser au plus grand nombre le loisir de rester plus souvent et plus longtemps le nez en l'air. Ensuite, il en résulterait probablement une moindre consommation de vanités. Nous savons qu'elles sont principalement destinées à retenir l'attention. De quoi a-t-on réellement besoin pour voir passer des nuages ? Certainement pas de distraction.

D'autre part, il n'est pas de lieux privilégiés pour les regarder passer. Sur une cime, on en voit davantage, mais on ne les voit pas mieux. Comme je l'ai démontré, ce n'est pas une question de quantité, et l'espace délimité

par des façades, voire par les montants d'une fenêtre, est bien suffisant. Notons que l'ouverture d'une clairière suffit elle aussi, et qu'il n'est pas nécessaire de construire des rues, ni non plus des éclairages urbains, car, comme chacun sait, ils n'éclairent pas les nuages, ni davantage les étoiles.

Olivier est celui qui m'a confié sa maison et ses chats. Ah, je n'ai pas encore parlé de ses chats. En fait, il n'en a qu'un et j'ai eu quelque peine à l'identifier parmi tous ceux du voisinage qui viennent manger à la maison. Ils s'attardent le soir après le repas, s'installent, piquent un somme. J'apprécie l'ambiance qu'ils donnent à l'appartement, et je crois bien que la réciproque est vraie, qu'ils apprécient la mienne.

Mieux qu'un réveil, le chat vient froter sa face contre la mienne avant le lever du soleil pour que je lui donne ses croquettes. Puis, quand j'ai bu mon verre d'eau et mangé un morceau, je le rejoins sur le seuil, et nous contemplons l'aube, assis sur l'escalier. C'est moi parfois qui le réveille, les chats sont paresseux. Je ne le fais pas exprès, je ne suis pas capable, moi, de trouver la cuisine sans éclairer.

Mes réflexions sur les nuages ont quand même fini par inspirer à Olivier quelques remarques intéressantes. Il m'a entretenu d'une idée qui lui tient de toute évidence à cœur, de son principe de parcimonie.

Il a évoqué tour à tour le rasoir d'Ockham ; la phrase gravée pour toujours sur le sanctuaire de Delphes : « rien de trop » ; la leçon de Paul Valéry, qu'entre deux mots, nous devons toujours choisir le moindre ; les remarques du Jean Ricardou sur les dangers de l'excès de moyens dans les lettres... L'idée d'Olivier est que la technique n'a pas vocation à accroître la débauche de vains objets dont nous nous encombrons, ni à accumuler les matériaux divers avec lesquels nous nous épuisons à les produire ; ni davantage les déchets abjects qui en résultent. Elle a vocation, au contraire, de les résorber. Et Olivier est en mesure de le prouver.

Depuis que les hommes sont devenus sédentaires, cultivateurs et éleveurs, ils accumulent des vanités dont ne se seraient jamais encombrés leurs ancêtres nomades, et il n'est besoin de nulle technique pour cela. L'ingéniosité de l'espèce n'y est pour rien. Non, ce sont les affaires, le sens des affaires qui nous y pousse.

Nous progressons au contraire sans cesse pour nous libérer de vains objets. La connaissance des propriétés mécaniques de matériaux et des procédés techniques nous y aident, mais les affaires ne tardent pas à les

transformer en des objets technologiques plus encombrants encore, plus invasifs, plus distractifs. La technologie et la science mêmes sont transformées en marchandises, et polluent l'âme et l'esprit, comme leurs produits matériels, les corps ; de la même façon dont les éclairages de Noël illuminent inutilement les trottoirs et masquent la Voie Lactée.

Olivier est un homme solide et de forte taille, pour sa maison dont les portes sont étroites et basses, comme l'évier, qui me casse le dos. Une barbe fournie, vêtu d'une chemise de flanelle à carreaux, d'un blouson fourré en peau, de chaussures de montagne, on le prendrait pour un bûcheron, ce qui serait très improbable dans une région où toutes les forêts ont brûlé depuis longtemps. Non, il est mathématicien.

Il n'a pas développé son physique avantageux en couvrant des tableaux de formules mathématiques, mais celui-ci l'aide assurément dans son travail. On s'étonne souvent que les mathématiques paraissent une discipline réservée aux hommes. On ne songe pas qu'un mètre soixante-dix est le minimum requis pour utiliser un tableau tout entier jusqu'à la première ligne du haut. C'est inaccessible à la plupart des femmes.

Regarder travailler un mathématicien est un intéressant spectacle. Tous ceux qui en ont été témoins vous le diront ; et plus encore, plusieurs mathématiciens ensemble. Il ne faudrait pas croire qu'il ne fait que remplir des tableaux d'équations. La plupart du temps, il les contemple en caressant sa barbe, attribut dont les femmes sont également dépourvues.

Ce serait une erreur de souscrire sans y réfléchir aux intéressantes réflexions d'Olivier, qui opposent les évolutions techniques et les affaires, comme une forme renouvelée de la lutte des classes. Oui, la technologie miniaturise et permet de glisser dans une poche un ordinateur qui aurait, aux temps héroïques, occupé un étage pour une moindre puissance de calcul, mais ce serait oublier les équipements annexes qui lui permettent de fonctionner : câbles sous-marins, satellites, antennes-relais, immenses hangars de disques de sauvegarde soi-disant dans les nuages, centrales électriques fournissant l'énergie, et j'en passe ; bien plus que ne sauraient contenir toutes nos poches, ni même notre appartement.

Et pourtant, il est vrai que pour une puissance bien supérieure, nos machines sont moins voraces en énergie. Rien n'est donc simple, et le calcul carrément impossible. Olivier le tient de toute façon pour inutile, envisageant plutôt la perspective de reconsidérer entièrement l'énergie et

la masse d'un point de vue qualitatif. Tous ces calculs ne mènent à rien à ses yeux, sauf pour améliorer ponctuellement un outil particulier. Il est fort probable que le compréhensible souci environnemental qui hante notre époque, ne trouve jamais de réponses efficaces à travers une telle comptabilité. Olivier se plaît à l'appeler une écologie de bouts de chandelles. Il est probablement nécessaire de tout reprendre très en amont.

« Oui, mais en attendant... ? », dis-je. « En attendant quoi ? », me répond-il.

« En attendant, les meilleures solutions sont venues en réponses à des besoins purement fonctionnels ; et les pires, à des intentions strictement commerciales, commercialisant, si nécessaire, jusqu'aux soucis environnementaux. »

Accumuler des biens, une souris ou une pie savent le faire. Produire des outils est une autre histoire. Les anciens nomades en avaient, mais ils n'auraient pas éprouvé seulement le besoin de graver dans les pierres de leurs sanctuaires « rien de trop », m'a-t-il dit encore.

Ils possédaient eux aussi des outils, des techniques et des sciences, et sans doute mieux partagés entre chacun. Il y eut encore beaucoup de civilisations principalement nomades pendant et bien après le néolithique, et elles ne furent pas des moins sophistiquées. L'Empire Mongol, le plus grand empire qui eut jamais existé, était basé sur des peuples nomades, et la dette envers lui des mathématiques et des sciences modernes, est considérable.

## Le bout de l'an

Dans le fond, je suis au moins d'accord avec Olivier sur un point : l'importance de chercher des améliorations techniques. Pour mon compte, j'évoquerais plutôt la déontologie. La déontologie, disons le goût du travail bien fait, pour entre plusieurs mots, choisir le moindre, est certainement la meilleure boussole pour notre espèce. Le bien, le mal, l'éthique, sont indécidables. Les buts et les principes que vous vous donnez, changent d'aspects aussi vite que l'horizon quand vous marchez vers lui. L'application à la tâche, ça c'est du solide.

Vous appliquer à votre tâche est une voie dans laquelle vous ne vous égarerez pas. Elle n'est pas pour autant facile ni dépourvue d'embûches, mais les obstacles qui ne manqueront pas de se dresser sur votre route seront du moins à portée de vos mains. Elle n'égare pas l'esprit mais lui donne au contraire des prises solides. Vous y rencontrerez les meilleures raisons de vous révolter, les seules bonnes sans doute, et vous y trouverez aussi les meilleures armes.

Je ne connais pas les origines de Dominique. J'ignore si elle les connaît elle-même, ni si elle tient seulement à les connaître. Je ne sais rien déjà des miennes, alors les siennes, je m'en fiche un peu.

Dans les faits, nos origines, c'est notre gueule. Quand je me regarde dans la glace, je vois bien que je n'ai pas la gueule d'un cavalier mongol, ni d'un chasseur de bison amérindien. La gueule que je vois dans ma glace laisse cependant un large champ à l'imagination.

La gueule de Dominique lui laisse un champ au moins aussi vaste. Un Champ qui, du seul point de vue géographique, parcourt tout l'Océan Indien de la pointe de l'Afrique jusqu'à l'archipel indonésien à l'Est, et s'étend jusqu'aux limites du Sahel à l'Ouest. Il est tentant de le laisser ouvert quand on a la chance de ne pas en savoir davantage. Qu'elle y rêve ses origines ou non, Dominique connaît bien l'histoire de ces régions, aussi bien qu'il le soit possible après l'effondrement de la grande civilisation qui avait précédé l'éclosion de l'Occident Moderne.

Il est un autre point où je rejoins Olivier : notre manie d'accumuler des objets. Tiens, avant-hier j'ai ramené une pierre, un gros éclat de marbre

calcaire. Il était dans la rue, devant la porte de la maison. Je l'ai ramassé et je l'ai trouvé beau.

Cette pierre n'a aucune valeur ; il y en a des tonnes à peine plus haut dans les éboulis. J'imagine qu'un chien l'a abandonnée là après qu'il l'a apportée à son maître pour qu'il la lui lance. Des gens viennent parfois jusqu'ici promener leur chien.

Je l'ai trouvée si belle que je n'ai pas eu le cœur de m'en débarrasser, m'apprêtant déjà à la lancer au loin au-delà de la rue. Je l'ai finalement posée sur la table où j'écris, à droite de l'ordinateur, devant la plante en pot, pour la garder sous les yeux.

Je ne vais pas l'emporter avec moi quand je repartirai, bien sûr. Je la laisserai à Olivier qui en fera ce qu'il veut. Peut-être la lancera-t-il avec force jusqu'aux premiers éboulis au-dessus la rue, peut-être la trouvera-t-il belle lui aussi, et la gardera-t-il. Peut-être la trouvera-t-il belle et la jettera-t-il quand même, vain objet à garder la poussière. Ceux qui accumulent des marchandises ne les gardent pas non plus éternellement. Ils les renouvellent eux aussi, et souvent plus vite.

À force de s'installer, l'automne passe, est passé. Les jours ont commencé à s'allonger, on le perçoit le soir, où les lumières de la ville ne s'allument pas avant cinq heures et demie. Les Saturnales, la Noël, Sol Invictus, le Jour de l'An, ces fêtes m'ennuient. Il est triste, dit-on, de les passer seul. Je trouve plus triste encore de s'assembler pour ne pas rester seul, quoique je ne sois pas indifférent à ce qui se passe dans le ciel pendant ces périodes, ni ne nourrisse quelques pensées pour Saturne, dieu des récoltes et du travail des profondeurs.

La municipalité a eu la bonne idée de ne pas changer les ampoules des derniers lampadaires de la rue d'Olivier. Les lumières de la ville qui s'étend plus bas, y sont plus proches et plus gênantes que chez Hannah. On ne les aperçoit heureusement que d'une façade. J'ai dit aux uns que je réveillonnais avec les autres, pour couper court aux commentaires, et j'ai profité du réveillon pour mettre à niveau cette fois le système de mon second ordinateur, plus ancien. Il a déjà dix ans et je lui ai installé un Linux léger, dont le logo est justement une souris plutôt qu'un gros pingouin.

Comme d'habitude, j'ai ouvert le terminal pour suivre de loin en loin les détails de l'installation tout en regardant le ciel en face de moi à la fenêtre.

Mal m'en a pris, car ce fut une source inutile d'inquiétude. La connexion s'était interrompue, et je voyais s'afficher sur l'écran un nombre préoccupant de « warning ».

Le chat d'Olivier qui avait bien senti ma nervosité est venu près de moi observer l'écran lui aussi. Il est même allé jusqu'à la fenêtre qu'il m'avait vu scruter peu avant, cherchant peut-être un rapport entre cette fenêtre et celle du terminal. Je dois avouer que l'idée m'est venue quand même d'une éventuelle conjonction astrale défavorable à une mise à niveau.

J'aurais mieux fait de ne pas lire le code ; aucune boîte de dialogue ne s'est ouverte pour m'informer de quelque dysfonctionnement, et je n'aurais rien su de ces nombreux « access denied » qui m'avaient inquiété. Tout s'est déroulé rapidement, et le redémarrage s'effectua sans bavure, mon vieux Lenovo contenant bien moins de logiciels que celui que j'avais précédemment mis à niveau. Tout avait été parfaitement restauré.

Il y a toujours de légers bogues dans un nouveau système, qui sont parfois, aussi bien, des améliorations que l'on n'identifie pas tout de suite, et dont on ne sait pas encore tirer avantage. L'affaire fut plus rondement menée que lors de l'installation précédente, et le chat d'Olivier a pu aller se rendormir.

Il y a toujours de plus ou moins légers changements, des programmes devenus obsolètes, d'autres modifiés par des mises à jour, qui demandent parfois quelques semaines ou davantage pour parfaire ses réglages et bien retrouver ses marques. C'est un peu comme un déménagement.

Je suis chaque fois aussi émerveillé qu'un système numérique puisse presque fonctionner parfaitement malgré des bogues dont l'équivalent bloquerait assurément un dispositif matériel. Je suis un homme de la vieille mécanique, qui ne peut s'abstenir de s'en inquiéter trop.

On saisit là toute la justesse de l'adjectif anglais *soft*. Les langages sont plus souples que les matériaux. Ils sont, de ce fait, plus résistants ; idée contre-intuitive qui remet quelque peu en cause ce que disait Gottlob Frege, et à sa suite Ludwig Wittgenstein, voyant dans les nombres l'équivalent des outils de métal, plus durs, venus à la suite des plus anciens en pierre et en bois.

Olivier n'est revenu que pour les derniers jours de l'année. Il repart juste après la Saint-Sylvestre. Je lui ai laissé son appartement. Il ne me l'a pas demandé, mais il ne l'a pas refusé non plus. Je pense que pour

quelques jours, il sera mieux chez lui, et moi, je vais retourner chez Hannah.

Elle doit être bien seule dans sa grande maison, et je ne suis pas sûr qu'elle s'y sente toujours en sécurité. On ne sait jamais ce qui peut arriver dans un lieu si isolé. Un lieu qui peut même devenir inquiétant selon à quoi se prête le climat. Bien sûr, Hannah a la musique, le meilleur moyen de chasser les fantômes.

Dominique voulait que je vienne chez elle. Elle est déjà fâchée que je n'aie pas passé la nuit de Noël avec elle. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas lui mentir, et lui expliquer sans détour que je déteste passer les fêtes avec qui que ce soit, surtout si elles ne signifient rien pour moi, ou si plutôt, ce qu'elles signifient pour moi ne fait pas sens pour les autres.

Moi, pendant ces périodes, j'ai l'impression très physique de me trouver sur le flanc d'une immense boule qui tourne très vite sur elle-même, de l'ordre d'un millier de kilomètres-heure à cette latitude, entraînée par le soleil, qui se penche sur le côté comme une moto dans un virage, au point qu'on ne peut manquer de craindre qu'elle ne parvienne plus à se redresser et qu'elle continue sa course folle dans l'espace glacé.

J'aime me griser de cette sensation. Je ne refuserais pas de la partager, mais j'ai quelques doutes à ce sujet. Peut-être aurais-je dû essayer avec Dominique. Je dois dire, sans dévoiler ce qui n'a pas à l'être ici, que nos relations se sont fortement réchauffées ces derniers temps, et elle est bien celle avec qui j'aurais le mieux aimé le faire.

Mais non, je préfère être seul alors. Il est de ces choses qui vous placent seul face à elles ; qui ne se partagent pas, et où il est préférable de se livrer à des occupations requérant l'ingéniosité, comme mettre un système d'exploitation à niveau par exemple.

## Le spectacle désintégré

En janvier, on croirait que le temps s'arrête. La durée de ces derniers jours me semble s'être étirée démesurément. Bien sûr, le jour de l'an, on ne peut pas se trouver grand-chose à faire. Pas question seulement de lire ou d'écrire à la terrasse d'un café au soleil, qui brillait bien pourtant. Rechercher une demie baguette soulève déjà des problèmes considérables. Mais non, le ralentissement que je note ne concerne pas le seul jour de l'an, et il relève assurément de faits plus objectifs, et pour tout dire, sidéraux.

Il y a un moment de vacillement sidéral. L'inclinaison des pôles est en cause. L'espace-temps vacille. C'est très sensible si l'on y prête attention. Le temps ne s'écoule plus de la même façon, et quelques jours sont nécessaires pour que tout revienne à la normale.

On sent, vu d'ici du moins, je veux dire sur cette terre, et en cela je reconnais que l'impression est bien subjective, le moment de la force d'un équilibre cosmique. C'est un peu comme si l'on enfourchait une puissante moto, une sept cent cinquante centimètres cubes, qu'on lançait à fond le moteur, avant, d'un coup de talon, de faire sauter les béquilles. C'est grisant. Le cœur ressent aussi une accélération, même si la moto demeure encore sur ses béquilles et qu'on n'ait pas encore débrayé.

Le 2 janvier ne passe pas plus vite que le premier, la ville semble à peine un peu moins endormie que la veille, emmitonnée dans un temps de neige. Il fait bien trop doux pour qu'il neige vraiment. La pharmacie, plus haut, annonce treize degrés. Les magasins du quartier n'ont pas encore ouvert depuis la pause de midi, et la circulation est rare. Un jeune homme à moto, que j'imagine jeune sous son casque et son parka, en un bruit de tonnerre, semble rechercher les sensations dont je viens de parler.

« Je croyais que c'était un papier froissé », m'a dit Hannah en saisissant la pierre que j'ai rapportée de chez Olivier, et en restant surprise. En effet, je constate qu'un rapide coup d'œil peut la prendre pour un papier froissé sur une table, surtout avec la lumière du jour qui se dérobe vite en cette saison. Les sens se laissent aisément tromper ; la sculpture de pierre d'un papier froissé.

Ce doit être la raison pour laquelle je l'ai trouvée belle. Le sens esthétique se complaît avec ce qui paraît ne pas être ce qu'il est. Elle est cependant une merveilleuse sculpture si on la regarde attentivement, avec des monts et de profondes vallées qui se creusent et se déforment selon l'orientation de la lumière. C'est pourquoi je l'ai trouvée si belle que je n'ai pas pu me résoudre à la laisser chez Olivier.

Elle dispose de plusieurs bases. De temps en temps, je la place différemment. ; parfois sur la plus étroite, qui met en valeur sa matière ; parfois sur la plus large, qui attire l'attention sur ses surfaces, d'autres fois sur sa base à peu près carrée opposée à sa pointe, qui lui donne l'aspect d'un monolithe convulsif.

Sur la toile cirée, ma pierre s'accorde bien avec les fleurs en pot. « C'est le contraste entre le minéral et le vivant », remarque Hannah.

« Mais le minéral est vivant lui aussi », dis-je. « Si tu écoutes bien, tu entendras battre un cœur au profond de la pierre. »

« Un cœur au profond de la pierre... ? » Hannah hausse les épaules en souriant, mais j'ai bien remarqué son regard. Elle commence à la voir tout autrement. Je suis sûr, quand elle sera seule, qu'elle va la prendre dans ses mains pour mieux la regarder, et peut-être la portera-t-elle à son oreille.

Mettre à niveau un système, c'est le remplacer entièrement par une nouvelle version, contrairement à une simple mise à jour du même. Les deux déclinaisons que j'utilise proposent chacune deux mises à niveau par an, l'une en avril, l'autre en octobre. Elles sont désignées par l'année et le mois. Les versions 18.4 que je viens d'installer sont donc celles d'avril 2018. Chaque année paire est proposée une version de longue maintenance, dite LTS (*long term support*), pour laquelle sont distribuées des mises à jour pendant quatre ans. Je pourrais donc les conserver jusqu'en 2022, mais je les mettrai à niveau probablement avant. C'est ce que j'explique à Hannah qui ne l'avait toujours pas très bien compris.

Ces vingt dernières années, l'informatique et l'internet furent fertiles en déceptions. Pour tout dire, leur évolution a été proprement démoralisante. Je ne devrais pourtant pas en être surpris. J'avais énoncé dans ma correspondance quelques remarques déjà il y a vingt-cinq ans, qui pourraient être dites prémonitoires.

Le neuf est toujours condamné à servir l'ancien. C'est fort compréhensible : si la nouveauté n'était pas réduite à une telle servitude,

elle ne pourrait pas prendre pied dans l'existence. Ce serait comme la machine à vapeur d'Éon au sixième siècle : une magnifique invention inutile et oubliée jusqu'à Denis Papin. Voilà ce qu'aurait été le sort de l'informatique et de ses réseaux s'ils n'avaient pas servi au pire.

Pour autant, l'invention est là et elle marche, et elle accomplit son long travail de taupe. Un esprit avisé sait que l'invention ne fait rien, que ce sont des hommes, des esprits humains qui s'en servent, qui la produisent, la perfectionnent et s'en nourrissent avec les intentions les plus diverses, et c'est bien ce qui est le plus intéressant.

Ces intentions se croisent, s'articulent, se combattent, chacune changeant la direction qu'une autre croyait prendre. Se tracent alors des directions qu'aucun esprit humain n'avait choisies ni seulement imaginées.

Les intentions humaines sont animées de forces qu'il est toujours difficile de dompter. Parfois les plus inconciliables parviennent à sculpter une même réalité. Là, elles sont coulées dans les règles de la technique qui, tout à la fois, les contraignent et les consolident ; les galvanisent. Elles le sont d'autant plus que ces règles sont celles de langages, plus souples et plus solides que celles des propriétés des matériaux, pliant sans casser, chauffant sans fondre ni se gazéifier. Et ça devient là vraiment très intéressant. Aussi, si la situation est effectivement démoralisante, le processus, lui, est enthousiasmant par sa fertilité et ses ouvertures.

L'informatique et ses réseaux servent pour l'heure à mettre en base de données de grandes meules de foin au cas où l'on y chercherait une aiguille, quand un esprit plus solide jugerait plus avisé de faire usage d'un champ magnétique. Ils servent aussi à de vastes manipulations de masses, démocratie bien tempérée oblige. Ils modifient l'essence de la monnaie, et donc de la propriété, et servent à bien d'autres choses encore. Ils génèrent toute sorte de processus ouverts, et que personne n'est donc en mesure de contrôler, ni seulement de prévoir, ni même de comprendre. Imprévisibles et incontrôlables, ces processus n'intéressent vraiment que ceux qui ont des subventions à demander, et qui sont prêts à se convaincre qu'on les maîtriserait à grand renfort de « big data ».

Il n'est pas nécessaire de les analyser davantage pour comprendre que ce sont des processus dégénérateurs, les automates d'un travail de taupe. D'autres sont heureusement plus dignes d'intérêt.

L'informatique et ses réseaux sont un formidable accélérateur de la pensée, et je ne pense pas ici à la réflexion et à l'expérimentation solitaire. Descartes et Gassendi auraient pu travailler comme dans le même laboratoire, plutôt que de devoir recopier à la main leurs travaux, payer des copistes, les confier à la poste pour, pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, traverser l'Europe.

Pendant des siècles, le travail intellectuel était réservé aux petits cercles de ceux qui se trouvaient au bon endroit, là où ils accédaient à d'autres ouvrages, là où ils côtoyaient d'autres personnages savants. Se créèrent parfois au fil des temps des écoles, des centres d'études et de recherches, dans les lieux les plus improbables, mais ils se formèrent plutôt autour de princes, condottieres et autres sultans, ou d'institutions sacerdotales... Voilà que ce temps a pris fin, finit en queue de poisson.

Le premier quidam venu ne devient pas pour autant un savant, tant s'en faut. Nous sommes tous trop profondément façonnés par l'ère qui s'est achevée pour trouver spontanément les bons réflexes. Comme toujours nous tentons de refaire ce que nous savons faire, même sans ne plus savoir y trouver encore un sens. Parfois, quand, au rugby, un joueur réussit une passe, il fait s'élever des clameurs. C'est grisant, mais jamais on ne doit oublier que, selon les principes du jeu, une passe ne sert pas à faire s'élever des clameurs, elle sert à se rapprocher de la victoire.

Pour broder la métaphore, le principe du jeu serait devenu pour l'heure de projeter le ballon hors du stade. Guy Ernest Debord a théorisé le spectacle, il a décrit un spectacle concentré devenant diffus, puis un spectacle intégré. Je postule que, pour l'heure, le spectacle est désintégré. Le spectacle est peut-être encore vivace dans l'imaginaire du quidam, voire de l'élite des quidams, il produit bien encore quelques réflexes sociaux. Il ne s'est pas moins désintégré.

## Le carnet d'automne

Le carnet d'automne est fini. Il a fini avec l'automne. Une nouvelle année commence. L'enquête sur la non-existence des particules ne l'est pas.

La question de l'existence des particules devrait être élargie. Elle est celle de la mesure. La mesure donnerait-elle plus d'existence à ce qui est mesuré, un surcroît de réalité en somme ? Drôle d'acte de foi.

Il est vrai que bien des choses autour de nous, la plus grande part, et de loin, de ce qui forme notre environnement immédiat, ne saurait exister si, pour les produire, personne n'avait compté ni mesuré. Je serais presque tenté de dire que travailler consisterait principalement à mesurer et à compter. C'est du moins ce qui m'épuise le plus.

Pour autant, ne faire que compter et mesurer ne saurait rien produire, si ce n'est dans l'esprit halluciné d'un économiste, par exemple, qui croirait qu'en échangeant seulement de la monnaie, en la faisant circuler, en la comptant et la décomptant, on ajouterait quoi que ce soit à sa valeur.

On pense que la nature obéit à des règles et à des mesures minutieuses. On le croit. Je n'en suis pas si sûr. Ce sont généralement les objets fabriqués par des hommes qui obéissent à des règles et des mesures minutieuses, et ce sont des hommes qui les ont conçues et qui ont effectué ces étalonnages à grand-peine. La nature me paraît plus sauvage et broussailleuse.

Je sais ce qu'on m'oppose quand je tiens ce propos. La première réponse, je l'ai reçue d'un prêtre quand j'étais enfant. Il avait évoqué l'ordre céleste qu'il tenait pour miraculeux et ne pouvant qu'être produit par une intelligence sans limite. Moi qui aimais déjà regarder le ciel, je n'y avais jamais vu, et n'y vois encore, qu'un grouillement sans ordre s'épandant sans limite. Rien ne tombe juste ni n'est prévisible dans le monde réel, si ce n'est ce que nous nous sommes donné la peine d'ordonner nous-mêmes par des essais laborieux et successifs. Si je devais chercher un Dieu à ce monde, j'imaginerais Pan. Drôle de Grand Horloger ivrogne ! Mais le Grand Pan est mort.

Rien n'a d'ordre, si ce n'est ce que nous nous sommes donné la peine d'ordonner ; et la matière, je veux dire les propriétés mécaniques des matériaux, s'y prête merveilleusement. Les mathématiques possèdent des règles d'une extrême consistance, au point où l'on peut se demander si elles consistent en autre chose que l'ensemble de ces règles. Elles fonctionnent parfaitement avec les matériaux, à quelques conditions, au point où l'on peut se demander aussi si leurs comportements mécaniques n'obéissent pas aux lois des mathématiques. Je perçois parfaitement le génie d'une telle idée, mais tout autant l'absurdité. Je l'ai longtemps attribué à René Descartes, mais il la tenait probablement de Jabir Ibn Hayyan, ou peut-être d'Ibn al-Haytham.

Je ne le crois pas. Les lois des mathématiques, je crois que les hommes les tiennent d'eux-mêmes, et qu'ils les ont forgées en jouant avec les matériaux. Cette idée, je l'ai trouvée aussi, paradoxalement, chez René Descartes à travers sa critique de Galilée. Galileo Galilei ne l'avait jamais formulée aussi clairement, et bien lui en prit, car ses déboires avec l'Inquisition eussent été bien pires. Sans doute ne l'avait-il non plus jamais pensée précisément, et c'est justement cette absence de pensée que René Descartes a critiquée comme une faiblesse philosophique. Lui-même s'est bien gardé de la penser davantage, d'y voir autre chose qu'un manque, aussi l'ai-je découverte comme en creux.

Pendant longtemps, les philosophes se sont préoccupés de telles questions, et elles sont en effet les questions essentielles de la philosophie. Aussi, je ne tiens plus ceux d'aujourd'hui pour d'authentiques philosophes. En d'autres temps, on les aurait appelés de rhéteurs.

La rhétorique est un sport de combat qui consiste à terrasser son adversaire par l'argumentation. Le public s'en passionne, et ce sport est devenu commercial, et quelque peu truqué, comme le foot ou le catch. C'est à ce moment-là que l'informatique et ses réseaux viennent jeter plus de trouble encore chez les fournisseurs de vérités.

Comme je l'ai déjà dit, l'accès à la connaissance a toujours dépendu du lieu où l'on a la chance de se trouver ; éventuellement, où l'on s'est donné la peine de se trouver : la proximité de bibliothèques, de librairies, d'entourages savants. Descartes encore, qui ne fut jamais dépourvu d'idées géniales, quoique souvent absurdes, avait répondu à celui qui lui demandait où étaient ses livres, en lui montrant sa table de dissection :

« mes livres, les voilà ». L'idée est géniale, et ne manque pas d'efficace, mais elle est aussi le meilleur chemin pour réinventer perpétuellement la roue.

J'ai moi-même très vite compris au cours de ma propre vie, qu'on trouve toujours autour de soi, matière à étudier et expérimenter, sans devoir prospecter bien loin. On a pourtant besoin aussi du travail des autres pour ne pas buter sur les mêmes tâtonnements, ne pas parcourir jusqu'au bout les impasses, ne pas chercher longtemps les routes déjà tracées.

Dans ma jeunesse, l'accès au savoir était déjà bien plus simple qu'en des temps plus anciens. L'accès aux livres était devenu plus facile et moins coûteux ; à la photocopie, aussi. Pour le reste, il fallait se débrouiller pour trouver comment accéder à des bibliothèques universitaires ou autres. Ce n'était pas si difficile, mais on devait bien quand même donner le change. On devait bien quand même fournir quelques travaux de recherche, pour que l'échange s'établisse, et cela n'est pas près de changer.

Tout est devenu plus facile. Les documents numérisés et la communication électronique mettent tout à la portée de chacun. Pour autant, tout est fourni sur le même plan, ce qui n'est pas sans inquiéter les industries de la vérité. Notons qu'il n'y a là rien de qualitativement nouveau ni de bien spécifique à l'électronique et à ses réseaux.

La question est : à qui doit-on accorder ou bien refuser une autorité ? La réponse qu'inspire l'intelligence est simple : à personne. Elle est simple, mais elle n'est pas toujours commode à appliquer. Comment faire dans un monde où la connaissance dépend surtout du lieu où l'on se trouve ? C'est précisément là où l'électronique et ses réseaux diminuent nettement l'importance du lieu.

Nous souhaiterions parfois disposer d'une sorte d'outil de décodage qui nous renseignerait sur l'autorité et le crédit que nous devrions accorder à nos diverses sources. L'absurdité d'une telle idée frappe immédiatement : qui aviserait alors de l'autorité devant être accordée à cet outil ? Une telle idée d'humoriste, d'authentiques médias, faisant autorité comme on dit, l'ont pourtant proposée récemment sans rire, au risque de ruiner cette autorité qu'on leur prêtait encore.

Les différentes presses, les maisons d'édition, les radios, les télévisions, les autorités universitaires..., faisaient déjà fonction de tels outils de

décodage sans le dire, donc sans qu'on les questionne trop, quoiqu'on commençât bien parfois à le contester. Pourquoi le dirent-elles alors ? Probablement parce que cette fonction était devenue la seule raison d'être dont elles pussent encore se prévaloir.

Je viens de recevoir une publicité pour Science et Vie. Cent-vingt euros pour deux ans d'abonnement, ce n'est pas cher. Si l'on s'abonne, on reçoit en cadeau un ordinateur de poche, une montre et un réveil connectés. Un ordinateur de poche pour cent-vingt euros, ce n'est pas cher non plus, même sans abonnement ni gadgets connectés. Alors, l'abonnement est comme gratuit. Je reçois souvent des offres semblables. Quel étrange monde que celui où nous vivons, non ?

« Je ne vois pas le rapport avec ce que tu disais avant », intervient Anicet. « Moi si », ajoute Olivier.

Notez encore qu'il n'est pas devenu plus difficile d'identifier des sottises et des mensonges qu'il ne l'a jamais été, et peut-être moins au contraire. La question demeure celle de l'autorité : il semble que bêtise et mensonge ne frayent jamais très loin de l'argument d'autorité. C'est ce qu'entendait la citation d'Alain que j'ai empruntée cet automne. Il n'est donc pas bien difficile de « décoder » soi-même ; pas plus difficile qu'hier.

« Reste à savoir si c'est bien ce que tu recherches » ajoute Anicet. « Il suffit la plupart du temps, dans la vie ordinaire, d'être suffisamment renseigné pour gérer ses affaires ou ne pas paraître tomber de la lune. Le plus souvent encore, nous avons seulement besoin de savoir qui dit quoi à qui et dans quelle intention. »

La fraîcheur de l'hiver s'installe timidement. Il ne doit pas faire moins de dix degrés sous le ciel somptueusement couvert au-dessus de la grande place, mais le vent du nord qui s'est levé sans parvenir encore à le nettoyer se prête mal à la dégustation d'un pastis accompagné d'olives cassées. J'ai froid aux mains.

« Ma mère disait que le plus important est de ne pas avoir froid aux pieds », commente Olivier.

« Finalement », me demande Anicet, « tu en finis avec ton carnet d'automne, ou tu attends le printemps ? »

## Le nouvel an lunaire

J'ai fini par apprendre d'où Dominique tenait ses meubles. Pas de sa famille. Elle avait loué son appartement meublé, puis elle l'a acheté à la mort de la propriétaire. Elle a tout gardé en l'état. Les meubles sont peut-être aussi anciens que les murs. On faisait du solide alors. « Tout était si bien accordé », m'a-t-elle dit, « il aurait été dommage de tout changer. »

Comment se sentir chez soi dans l'ameublement d'un autre ? Elle m'a dit qu'elle était issue d'un peuple nomade. Les nomades n'achètent pas des titres de propriété. « Les nomades ont des points fixes », m'a-t-elle répondu. « Ils ne mettent simplement pas leur cœur en un seul lieu. »

– Oui, comme les navigateurs, sans doute, songe Anicet.

Des premiers silex taillés à la fission nucléaire, le même principe a été mis en œuvre, la même intuition de l'énergie, le même modèle mental : la combustion. Il est certain que d'autres modèles s'imposent. Ils s'étaient d'ailleurs imposés depuis longtemps dans les techniques puis dans les sciences, d'Archimède à la mécanique des fluides, puis ils sont devenus comme oubliés ces derniers temps.

Pourquoi ? Sans doute parce que le feu est l'élément de l'homme ; comme l'eau, des poissons, l'air, des oiseaux, la terre, des bêtes qui marchent ou qui rampent, pour parler comme un sage antique. Je ne dis pas que nous devrions nous détourner du feu, mais à partir de lui, reconquérir les autres éléments.

L'énergie ne se réduit pas à la combustion. Seul un vieil atavisme nous dicte cette idée. D'ailleurs l'énergie ne se produit pas. Le rapport masse, énergie, mouvement est constant dans un milieu fermé. L'énergie ce n'est pas ce qui manque.

Il est seulement plus difficile d'établir des titres de propriété sur des champs d'énergie que sur des champs agricoles, et même des champs de pétrole, mais cela n'est pas impossible. Je ne crois pas que l'élan humain en sera, de toute façon, longtemps stoppé.

– Tu penses donc à une autre source d'énergie que l'électricité ? Me demande Anicet. Moi aussi.

Je suis surpris. Pourquoi ne me le dit-il que maintenant, quand depuis la fin de l'été, nous discutons de l'existence même des électrons ? Cette conclusion est toutefois logique avec la débauche d'énergie électrique à laquelle l'époque se livre. Il y a si peu de temps que l'usage de l'électricité s'est généralisé. Seulement peu avant ma naissance, l'électrification a touché tous les foyers. J'ai toujours vécu avec, mais dans l'appartement, les becs de gaz restaient encore en place. Puis tout s'est emballé : le moulin à café, le presse-purée, la chaudière, la radio, la télé, la machine à laver, le sèche-cheveux, l'aspirateur... On a ajouté des lampes, des prises, des multiprises, puis l'ordinateur, l'imprimante scanner, les ordinateurs, les cigarettes électroniques... On sent bien que ce n'est pas destiné à durer, une telle frénésie, pas plus que la chasse à la baleine. D'ailleurs on en a marre de brancher et débrancher, de remplir des batteries.

Le pétrole disparaît, comme ont disparu les grands troupeaux de cétacés qui sillonnaient les océans, et en imaginant qu'il en reste encore assez pour mettre en péril l'espèce, la nôtre, pas celle des baleines, les gadgets électroniques, et surtout les gigantesques infrastructures nécessaires à leur pseudo-fonctionnement, contiennent assez d'éléments toxiques pour y parvenir. Tout ceci sent la fin d'un monde. Pour quelle imprévisible sortie ? La sortie de l'âge de la combustion dans tous les cas.

– Nous saurons bien assurer ce changement, me rassure Anicet. Enfin comme d'habitude, catastrophiquement.

Trois mouettes traversent le ciel depuis un quart d'heure en hurlant dans l'indifférence générale. Il semble que je sois seul à les voir. La large rue est pourtant bien calme, presque silencieuse, bercée du tranquille ronron des moteurs. Le grand cercle qu'elles dessinent sans presque bouger leurs ailes, serait harmonieux dans le silence, mais elles hurlent, le regard tourné vers les lointains.

Une nouvelle année commence, l'année lunaire.